2e ANNÉE N° 60 LE NUMÉRO 0$40 JEUDI 23 OCTOBRE 1941

Indochine

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ



Tribu Co Bung Type de Man Mo Dau

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LOTERIE INDOCHINOISE



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Indochine

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Directeur : Jean SAUMONT

DIRECTION-ADMINISTRATION : 15, Boulevard Rollandes — HANOI — Téléphone 428

ABONNEMENTS { INDOCHINE et FRANCE. Un an 15 $ 00 — Six mois 8 $ 50 — Le numéro 0 $ 40
ETRANGER ..... Un an 24 $ 00 — Six mois 13 $ 50 — Le numéro 0 $ 60

SOMMAIRE

	Pages
La France en marche : La conversion des emprunts, par ROBERT VANNELL	1
Le Tonkin en 1876. — Rapport de Pétrus Truong-vinh-Ky adressé le 28 avril 1876, à l'Amiral Dupré	4
Voyage au Pays Noir. — Les Charbonnages du Dông-triêu (suite)	I à VIII
L'Amiral Decoux visite la Haute Région tonkinoise	IX à XI
Le Conseillers fédéraux (Cambodge) : S. E. Chan Nak	XII
Opinion laotienne : Une Patrie, une Foi, par THAO NHOUY	9
Le Semaine dans le Monde, par JEAN DESCHAMPS	14
Naissances — Mariages — Décès	16
Mots croisés n° 47	16
Solution des mots croisés n° 46	16

LA FRANCE EN MARCHE

LA CONVERSION DES EMPRUNTS

par Robert VANNELL.

UNE importante opération de conversion des rentes vient d'être réalisée, en France, par la loi du 6 mai 1941, que le dernier « Journal Officiel de l'Indochine » vient de promulguer. Il semble paradoxal, que moins d'un an après l'effondrement, l'Etat français puisse se payer le luxe — car la conversion des emprunts en est bien un — d'une telle opération financière. C'est dire avec quelle maîtrise et avec quel souci ont été gérées nos finances, depuis que le Maréchal Pétain a pris en mains les destinées de la France.

La conversion est une opération facile, à condition que certaines conditions préalables soient réalisées. Elle ne peut être effectuée qu'en période d'aisance financière et lorsque les particuliers ont confiance dans le crédit de l'Etat. Depuis 1870, quatre conversions ont été opérées en France avec un plein succès. En 1883, le 5 % a été converti en 4 1/2 % ; en 1894, le 4 1/2 % a été ramené à 3 1/2 % ;

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

en 1902, le 3 1/2 % a été réduit à 3 % ; enfin, en 1932, un certain nombre d'emprunts, émis depuis la Grande Guerre, à des taux de 5 et 6 %, ont été convertis en 4 1/2 %. Dans la période qui a immédiatement précédé les hostilités, certaines opérations de réduction de la dette publique, au moyen de conversion des rentes, ont été tentées, elles n'ont pas obtenu les résultats escomptés, soit que le moment ait été mal choisi, soit que l'atmosphère de confiance, nécessaire à leur succès, n'ait pas été réalisée.

La conversion des rentes est une opération qui consiste à remplacer un titre de la dette publique portant intérêt à un taux déterminé, par un autre titre à intérêt moindre. Le porteur de titre ayant la faculté de se faire rembourser aux guichets du Trésor la valeur de son titre. En procédant ainsi, l'Etat ne prend pas une mesure exorbitante, uniquement justifiée par ses prérogatives de puissance publique, il ne fait qu'user du droit, qui appartient à tout débiteur d'une rente perpétuelle, d'imposer le rachat de son obligation au créditrentier. Pour qu'une telle opération soit possible, il faut que le cours de la rente soit audessus du pair, c'est-à-dire que sa valeur, cotée en bourse, soit supérieure au taux du remboursement. S'il en était autrement, tous les porteurs de titres solliciteraient le remboursement, et le Trésor ne pourrait alors faire face aux demandes. L'opération deviendrait alors un véritable amortissement, ce qui pourrait amener une gêne considérable dans la Trésorerie publique. L'intérêt de la conversion réside dans la différence de taux, entre l'intérêt des anciens titres, et celui des nouveaux offerts en échange. L'économie réalisée par le Budget porte sur les arrérages de la dette publique, le montant en restant inchangé ; cette économie peut être alors consacrée à la diminution de la circulation fiduciaire ou à des dépenses productives.

Le mécanisme de l'opération est en apparence fort simple, il se complique cependant lorsque les emprunts à convertir comportent des particularités dans leurs émissions : emprunts à lots, émission avec prime, diversité des coupures, etc..., mais le principe en demeure le même.

Lorsque dans un pays, les capitaux sont en abondance sur le marché et trouvent, par conséquent, difficilement à s'employer le loyer de l'argent a tendance à diminuer par le seul jeu de la loi de l'offre et de la demande. Les rentes font prime et leur cours s'élève au-dessus du pair du seul fait de l'impossibilité d'effectuer des placements au taux auquel elles ont été émises. L'Etat se trouve donc détenir un volume important de titres à un taux d'intérêt supérieur à celui qu'il pourrait obtenir sur le marché, s'il émettait un nouvel emprunt. Prenons un exemple : un Etat a émis un emprunt à 6 % à 95 francs, ces titres se vendent en Bourse à 101, 102 francs ; par suite de l'abondance des capitaux, il trouverait facilement à emprunter sur le marché à 5 %. Le Gouvernement serait vraiment coupable de négligence, s'il persistait à servir aux porteurs de rentes un intérêt supérieur au taux normal du marché. Que va-t-il faire ? S'il estime que son crédit est réel, c'est-à-dire que les capitalistes ont confiance en lui et seraient disposés à lui prêter de l'argent, il va convertir son emprunt de 6 % en émettant de nouveaux titres à un intérêt moindre. Toutefois, afin d'assurer le succès de l'opération, ce nouvel emprunt sera émis à un taux légèrement supérieur au taux normal du marché, par exemple à 5 1/4 %, en laissant au porteur de titres la faculté, soit d'accepter ce nouveau titre, soit de demander le remboursement en espèces du titre dont il était détenteur. Ce dernier se trouvera donc placé devant l'alternative suivante : accepter la conversion de son titre ou en recevoir le montant en espèces dont il ne trouvera le placement sur le marché qu'à un taux d'intérêt moindre. Lorsque toutes les précautions sont prises, lorsque le moment en est choisi avec soin, la conversion est une opération sûre qui ne peut manquer de réussir. Il est symptomatique que le Gouvernement français ait cru pouvoir la tenter, en dépit des difficultés de l'heure. Cela tiendrait à prouver que, d'une part, les fonds libres sont en abondance sur le marché de l'argent et que, d'autre part, la confiance dans le crédit public est revenue.

La conversion prévue par la loi du 6 mai 1941 porte sur 12 milliards de francs. Elle concerne des emprunts du Crédit National, gagés par des annuités de l'Etat, émis de 1923 à 1938, à des taux de 5 et 6 % et des titres de dommages de guerre et obligations du Trésor, à quinze ans, émis de 1928 à 1941, à 4, 4 1/2 et 5 %. Ces divers titres seront remplacés par des obligations, à 4 %, amortissables, soit au pair, soit par des lots.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Il n'est pas sans intérêt d'examiner, avec quelque détail les modalités de cette émission, car, en dehors de l'opération proprement dite de conversion, elle comporte des dispositions particulières destinées à simplifier la gestion de la dette publique. Tout d'abord, l'emprunt de conversion émis à 4 %, remplace une longue série d'emprunts à des taux divers, allant de 4 à 6 % et unifie ainsi le service des arrérages ; de plus il est émis au pair, l'intérêt étant simplement payé par avance, par déduction sur le prix d'émission ; enfin, les obligations ont une valeur nominale uniforme de 2.000 francs, avec possibilité de réunion de 5 obligations, en coupures de 10.000 francs, non fractionnables. Toutefois, pour faciliter les opérations de conversion, il pourra être émis des coupures d'une demi-obligation et d'un quart d'obligation.

Les obligations du nouvel emprunt sont amortissables en cinquante ans, par voie de tirage au sort, soit au pair, soit par lots, le Trésor se réservant néanmoins la faculté, en vue de ménager l'avenir, de les rembourser par anticipation. Enfin, les obligations sont dispensées, pendant toute leur durée, de toutes taxes spéciales frappant les valeurs mobilières.

L'opération de conversion, par le seul fait qu'elle ait été tentée, est assez éloquente pour prouver l'assainissement progressif des finances publiques, les modalités que nous venons d'exposer suffiraient d'ailleurs, à elles seules, à le vérifier. En effet, si nous examinons les conditions dans lesquelles ont été faites les émissions de l'Etat, au cours des dernières années, il est aisé de se rendre compte de la multiplicité des moyens employés pour attirer les prêteurs, leur faire miroiter de substantiels avantages, souvent d'ailleurs plus apparents que réels. C'était un taux d'intérêt élevé, une émission avec prime, des lots sensationnels, que sais-je encore ? ou, le plus souvent, la combinaison des trois. L'Etat empruntait à des conditions onéreuses et la charge des arrérages devenait de plus en plus lourde.

Certains esprits chagrins ne seront certes pas sans remarquer que la conversion du 6 mai 1941 se fait à l'abri de l'interdiction d'exportation des capitaux et d'un strict contrôle des changes. C'est, en effet, exact. L'argument, cependant, n'est pas décisif, car, si le crédit de l'Etat français est en ce moment sur le marché national en si bonne posture, il ne le doit qu'à la situation financière et économique du pays et non à une influence quelconque des marchés ou des capitaux étrangers.

D'autres souligneront que les finances de la France sont artificielles, que les dépenses afférentes aux armées d'occupation étant hors budget, il n'est pas possible de tirer, de cette opération de conversion, les conclusions que nous nous sommes permis d'avancer. Nous n'en disconvenons pas, mais, cependant, il est une chose indéniable, c'est l'aisance de notre Trésorerie. Vivant en économie presque fermée, la France, au prix de durs sacrifices, maintient sa stabilité financière ; en même temps qu'elle assure la marche normale de ses services, elle réalise un gigantesque programme de grands travaux, remet progressivement en marche son agriculture et son industrie et finance une œuvre sociale, dont la hardiesse confond ses plus grands détracteurs.

« Soyez sans inquiétude. Ayez confiance dans l'avenir », a dit, ces jours derniers, l'Amiral Darlan, aux maires des Alpes-Maritimes. Ces mots résonnent profondément dans nos cœurs de Français. Chaque jour qui vient nous apporte une raison de plus de croire et d'espérer et, plus que jamais, nous sentons sourdre, du plus profond de nous-même, l'orgueilleuse fierté de collaborer aux côtés du Maréchal à la création d'une France nouvelle.

Robert VANNELL.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LE TONKIN EN 1876

RAPPORT DE PÉTRUS TRƯƠNG-VĨNH-KÝ

adressé le 28 avril 1876, à l'Amiral Dupré, Gouverneur de la Cochinchine

Il nous apparaît inutile d'insister sur la personnalité de Trương-vĩnh-Ký dont la Cochinchine a célébré en 1938 le centenaire de la naissance. Père de M. Trương-vĩnh-Tống, Lettré et Conseiller Fédéral, c'est une des plus lumineuses figures de la Cochinchine. Philologue, linguiste, sociologue, érudit, il écrivit une œuvre considérable, tant en français qu'en annamite. Il fut également un fin diplomate. C'est à ce titre qu'il fut envoyé en mission par Paul-Bert, en 1876, en Annam et au Tonkin. Voici le rapport qu'il adressa à son retour au Gouverneur de la Cochinchine :

J'AI l'honneur de vous adresser le rapport que vous avez bien voulu me demander sur l'état politique du Tonkin que je viens de visiter. Vous voudrez bien me permettre, d'abord, le récit rapide de mon itinéraire. Parti de Saigon le 15 janvier sur le croiseur *Duchapaud*, nous touchâmes Tourane pour y déposer deux fonctionnaires annamites ; quelques jours après, nous arrivions à Hải phòng où je quittai le bord. Je fus présenter mes devoirs à M. le Consul de France qui me délivra un passeport avec lequel je partis le lendemain pour Hải phòng, où je fus reçu avec beaucoup d'égard par Phạm-phú-Thứ et Nguyễn-tân-Đoàn, le premier gouverneur et le second vice-gouverneur de la province. Ces hauts fonctionnaires me firent en quelque sorte violence pour me retenir auprès d'eux pendant les premiers jours de l'année. J'ai été comblé de politesses. De Hải phòng, je me dirigeai en palanquin, sous la protection d'une escorte, vers Hà-nội (Kẻ chợ). Là j'engageai les ouvriers en incrustation que l'Administration m'avait donné la mission de ramener, puis je visitai la ville, les pagodes renommées et les environs ; après quoi, je me remis en route pour retourner à Hải phòng et de là repartir pour Saigon.

A Hải phòng, je trouvai le steamer de la maison Landstein, le *Whashi*, sur lequel je devais prendre passage avec les gens que je ramenais ; mais comme ce navire devait attendre longtemps encore des marchandises de l'intérieur, je renonçai à suivre la voie de Hồngkông qui aurait occasionné des dépenses considérables, et, après en avoir prévenu M. le Consul de France, je partis pour Nam-định, chef-lieu de la province de ce nom, d'où je me rendis à Phát-diệm, petit port de mer. Je trouvai là un prêtre indigène qui m'a paru être un homme de valeur, aux idées nettes et fermes et qui, pendant ces derniers événements, a eu assez d'ascendant sur toute la population pour maintenir dans l'ordre la province de Ninh-bình, tandis que l'Autorité locale était impuissante. Cụ Sáu(1) (c'est le nom de ce prêtre) me fit accompagner par mer jusqu'à la rivière de Thanh-hóa et à la citadelle de ce nom. Le long de la rivière, je visitai différentes grottes intéressantes.

(1) Il s'agit du Père Six, créateur de Phát-Diệm et constructeur de la fameuse cathédrale.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La province de Thanh-hóa est le berceau de la dynastie actuelle et de celle qui l'a précédée. Après avoir visité rapidement les abords de la ville, je me dirigeai sur la province de Ninh-bình, en franchissant les trois chaînes de montagnes appelées Tam-điệp, qui courent parallèlement du Laos à la mer. Ces trois grandes ondulations du sol sont très rapprochées les unes des autres ; elles sont à peine séparées à leur pied par une plaine d'une centaine de mètres environ ; il m'a fallu à peu près une heure et demie pour franchir chacune d'elles. On assure que ces montagnes renferment du zinc dans le voisinage du passage que j'ai suivi. Je ne séjournai que 24 heures environ dans la citadelle de Ninh-bình. Je me rendis de là à Kẻ chợ, résidence épiscopale de Mgr Puginier, d'où je partis pour Hanoi et puis à Hảiphòng où je parvins deux jours trop tard pour profiter du départ de l'*Indre*. Je fus obligé d'attendre pendant vingt-deux jours à Hảiphòng le départ du *Surcouf*, à bord duquel j'ai pris passage, et qui me débarqua à Saigon le 20 avril, ramenant avec moi, en outre des deux Annamites qui m'avaient accompagné : cinq ouvriers en incrustation dont un ébéniste, un apprenti, Trang, neveu de Thomas Hớn, mon compagnon de voyage, un jeune homme qui m'a été confié par le clergé indigène pour être mis au collège indigène de Saigon pour y apprendre le français et lui servir plus tard d'interprète. En tout sept personnes.

J'aborde maintenant ce qui touche plus particulièrement le côté politique. Ici, je vous demanderai la permission de m'exprimer en toute sincérité et de vous développer mes impressions telles qu'elles sont nées en moi, de parler enfin comme je crois de la dignité de l'Administration qui m'interroge et de la mienne de le faire.

Je ne parlerai pas ici de certains tiraillements qui paraissent exister entre le clergé indigène et l'autorité ecclésiastique ; je suis peu renseigné sur ce point. Mais je dirai que, tout d'abord, j'ai été frappé du spectacle lamentable des inimitiés religieuses. Les catholiques et ceux qui ne le sont pas se détestent profondément les uns les autres, et pendant ces derniers événements, si les lettrés et les non-catholiques ont commis des crimes abominables, la vérité est que les catholiques ne leur ont cédé quelquefois en rien dans les représailles. Dans mes visites aux autorités ecclésiastiques, je leur ai fait part de mes craintes en essayant de leur faire entrevoir tout le mal que pouvait faire à la cause des chrétiens l'imprudence de certains actes commis par certains catholiques. Je pense même que le clergé va trop loin, pour l'intérêt de sa cause, en s'attachant à demander les dommages et intérêts en face de l'attitude fort digne, j'ose le dire, et désintéressée, des autorités non-catholiques qui ont eu à souffrir quelquefois des violences de la part de mauvais chrétiens. A ce propos, je citerai seulement le gouverneur de Nam-định, qui a vu son village natal pillé, incendié et la plupart des membres de sa famille mourir de mort violente sous les coups des chrétiens. Mais laissez-moi jeter un voile sur ce spectacle lamentable des guerres religieuses.

Il est vrai que le tableau que je vais dérouler sous vos yeux n'est pas moins désolant. En vérité, ma poitrine s'est soulevée tristement au spectacle des misères qui désolent cette malheureuse population du Tonkin.

J'ai étudié attentivement les divers degrés de la société et j'ai été pénétré d'un profond sentiment de compassion. Cependant, qu'il me soit permis de rendre ici justice aux Autorités locales qui ont reçu avec empressement et dans toutes les règles des convenances et d'une sincère urbanité, le voyageur qui se présentait sous les auspices de l'Administration française.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

J'ai beaucoup causé avec les principaux fonctionnaires et j'ai constaté que presque tous sont dégoûtés de leur position, à cause de l'obligation où ils sont de suivre servilement des usages surannés, incompatibles, sinon contraires, à la marche pratique des idées de progrès et aux relations avec les étrangers. Ces nouvelles idées, la Cour voudrait les adopter, mais elle paraît impuissante, et toute sa bonne volonté est annulée par l'influence toute prépondérante de certains personnages obstinés et fort ennemis des doctrines politiques nouvelles.

D'un autre côté, cependant, il ne manque pas d'hommes intelligents, d'administrateurs capables qui sentent bien que le salut est dans une révolution de la politique du Gouvernement et qui luttent de toute la force de leur conviction et de leur autorité pour faire incliner dans leur sens la politique de la Cour. Jusqu'à ce jour, ils ont été les plus faibles. Phạm-phú-Thứ — que la crainte qu'il inspire au parti adverse de ces idées politiques a fait envoyer au Tonkin — Phạm-phú-Thứ, dis-je, et d'autres ont écrit, je le sais, à la Cour pour demander des modifications, proposer des mesures et des réformes plus conformes et plus appropriées que les vieux errements de l'Administration annamite, à l'état actuel des choses. Des ministres même ont insisté dans un sens analogue. Mais le roi, dominé par le Conseil et dans la crainte peut-être de s'écarter des principes de la Constitution du royaume, a d'abord hésité, puis a fini par ne pas prendre ces démarches en considération. Les ministres ont voulu déposer leur portefeuille ; mais les prières du roi les ont décidés à rester à leur poste. Les honneurs, la puissance et la considération attachés à ces hautes fonctions les y maintiennent seuls. Ils ne jouissent que d'une solde insuffisante et de rations dont la plupart du ils sont dans la nécessité (nécessité peut-être ans. Pour soutenir leur train de maison, ils sont dans la nécessité (nécessité peu-être à laquelle on cède facilement parfois), ils sont contraints, dis-je, de se procurer des ressources par des procédés qui sont loin d'être d'une probité administrative irréprochable. Leurs plus grands revenus consistent à prélever de leur chef et à leur profit des redevances extraordinaires sur les permissions, autorisations, licences, etc..., qu'ils accordent. On peut dire que de ce chef le commerce chinois est la vache nourricière du mandarinat. D'ailleurs, ce procédé de prélèvement s'opère sur toute l'échelle, et, du gouverneur au dernier notable, chacun prélève selon ses mesures. De sorte que celui-là est livré à une spoliation sans merci qui n'est ni mandarin, ni lettré, ni maire, ni notable, ni allié ou ami de quelque puissant personnage. Le rentier tremble pour ses revenus qu'il dissimule, le commerçant tremble pour son commerce qu'il fait presque à la dérobée, l'industriel tremble pour son industrie, car la fortune des uns et des autres est livrée à la cupidité de toute la hiérarchie du fonctionnarisme. Et dans ce temps, l'immense population de ceux qui ne sont rien, des ouvriers, des travailleurs, des cultivateurs, gémit dans la plus profonde pauvreté et passe de longs jours sans riz et sans travail. Aussi la misère est-elle au comble dans le peuple, et de partout entend-on demander des changements et une Administration capable de maintenir l'ordre, de donner au peuple un lendemain, de garantir la propriété, de donner à l'industrie et au commerce la sécurité et l'activité nécessaires à leur existence, de retirer en un mot de l'abîme et de la famine un peuple qui se sent périr.

Et certes, le pays ne manque pas de ressources, et son sol, que j'oserais presque comparer à celui de la France, tout au moins à celui de l'Algérie, renferme des

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

richesses suffisantes pour faire la fortune d'une nation. Ce sol est favorable aux cultures les plus variées. Les essais de plantation de vigne et d'ensemencement de blé donnent de sérieuses espérances. J'ai vu du blé en terre ; il était de belle apparence, les épis pleins et gros. Je ne parlerai pas ici de ses richesses minérales ; on rapporte qu'elles sont immenses. Je me crois autorisé à dire que la population de ce pays meurt de faim sur un lit d'or.

Si maintenant j'examine le caractère de ce peuple, j'avoue que moins qu'aucun autre, il mérite son malheur. C'est une population douce, très facile à mener, laborieuse. Ses mœurs se ressentent naturellement de l'état de trouble et d'incertitude dans lequel elle vit. Toujours dominée par la peur, la terreur de la guerre, sans assurance de son lendemain, elle est peu dévouée à ses chefs qui, la plupart du temps, ne sont pas en état de la protéger. Elle sent que, seul, un pouvoir ferme et une autorité juste, honnête et bien établie, pourra mettre un terme à ses longues souffrances. C'est là que je trouve l'explication de la facilité avec laquelle des ambitieux influents et hardis se recrutent des partisans, forment des bandes, soutiennent la guerre de parti, etc..., et la population est tellement avide d'une direction salutaire que, toujours trompée, sans cesse elle se livre à quelque aventurier nouveau, espérant sans doute trouver enfin cette protection dont elle a faim et soif. Aussi, n'est-ce point sans un regard d'envie qu'ils comparent parfois leur sort à celui des habitants de la Basse-Cochinchine.

Les mandarins m'ont demandé souvent si la France est dans l'intention de s'emparer du pays. J'ai répondu que non et j'ai appuyé mon dire sur le traité de paix et de commerce et sur les avantages qu'ils assurent à l'Annam. En effet, la présence des Consuls français et de garnisons au Tonkin est une garantie considérable pour la tranquillité du Gouvernement annamite et le repos des populations voisines. C'est au point que la présence seule des Français a suffi pour écarter à peu près du littoral les innombrables pirates chinois qui infestaient ces côtes et tout le pays éprouve comme un sentiment de sécurité inconnu jusqu'alors. Dans les environs des consulats et des garnisons on a constaté que le commerce reprend et que le travail revient.

« Comment faut-il se conduire à l'égard des Français pour en tirer tout le parti possible ? », m'a-t-on demandé encore.

« Messieurs, ai-je répliqué, vous êtes tous convaincus que si le Gouvernement français avait voulu s'emparer du pays, il y a longtemps qu'il l'aurait fait et avec une facilité indiscutable. Vous reconnaissez donc que vous êtes faibles, tellement faibles que vous avez besoin de l'aide de quelqu'un pour vous relever. Eh bien ! vous n'avez qu'à avoir confiance en vos illustres alliés et à vous appuyer sincèrement sur eux pour vous relever, mais franchement, sans arrière-pensée, sans secrète combinaison, leur donner les deux mains et non pas en livrer une et réserver l'autre. Autrement, lassée de vos hésitations, de vos réticences soupçonneuses, il pourrait se faire que la France cessât de vous protéger et vous laissât suivre vos destinées. » Pour être plus exact, voici la figure familière dont je me servis : « Si d'une main vous vous appuyez sur le bras d'une personne et que de l'autre vous la chatouillez, le bras se dérobera ; vous en recevriez une telle secousse, vous retomberiez si bas qu'il vous serait à peu près impossible de vous relever désormais. »

Tels sont les traits les plus saillants des entretiens que j'ai eus ; mais de toutes les conversations de détail, il ressort pour moi qu'en général les fonctionnaires, à part les préjugés, les difficultés matérielles, ne demanderaient pas mieux que de se rallier

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

aux idées nouvelles. Mais les traditions dominent puissamment encore, et ils craignent de s'exposer à la perte de la considération qui les entoure. Ils sont d'ailleurs tous convaincus de l'impossibilité de faire la moindre résistance aux Français, et que si la France veut prendre le pays, elle le peut faire sans beaucoup de difficulté ni de dépense (à ce propos j'ai noté que je n'ai pas entendu dans des conversations politiques prononcer une seule fois le nom d'une nation autre que la France).

Les relations entre les Consuls français et les Autorités annamites présentent encore de temps en temps des difficultés et de petites complications toujours faciles à arranger, que j'attribuerais plutôt à la nouveauté de la chose et à la vieille routine de l'Administration annamite qu'à une mauvaise volonté réelle. Mais il n'est pas douteux pour moi que l'influence du Gouvernement français peut sans peine devenir toute prépondérante et être d'un grand poids dans l'adoption des réformes d'une impérieuse nécessité : réformes politiques, réformes économiques, réformes dans la politique administrative, dans l'administration des finances, dans la législation, etc...

Il reste en moi la conviction intime que le Gouvernement de Hué est impuissant à faire, sans aide, ce grand travail et que la France est capable de relever cette nation qui s'étiole, si l'Administration locale compte sincèrement sur sa protection.

Telles sont, Monsieur le Chef d'Etat-Major, les considérations générales que j'ai cru devoir vous présenter. J'ose espérer en terminant que M. le Gouverneur, qui a pris en si grande sollicitude les intérêts de ces populations malheureuses, voudra bien accorder son indulgence et sa confiance au récit que je viens de faire. Il est le fruit d'une observation attentive, faite pour mon instruction personnelle, tandis que j'accomplissais ma modeste mission.

Le Maréchal a dit :

« Vous n'êtes ni vendus, ni trahis, ni abandonnés ; ceux qui vous le disent vous mentent, ils vous jettent dans les bras du communisme. »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

L'EFFORT FRANÇAIS EN INDOCHINE

Visite au Pays noir



Les Charbonnages du Dông Triêu

(Suite)

DANS le dernier numéro, je parlais de kilomètres. La seule mine « Clotilde-Louise » est équipée de plus de vingt-cinq kilomètres de voies et galeries. Tout y est mécanisé au maximum : haveuses pour couper la base du charbon, éclairage électrique dans les fonds, descente et traînage mécaniques du charbon, air comprimé, etc... Les « cadrages » des galeries importantes sont métalliques (18 km.), et la Société a en Annam de vastes plantations de filaos destinés aux futurs étais. A la sortie de la mine, le charbon est criblé automatiquement, et chargé de même. Le travail à la main est réduit au minimum.

Avant de quitter « Clotilde-Louise » et de reprendre la rapide, la démoniaque draisine qui me ramènera à Uong-bi, j'aurai eu le temps de prendre quelques notes au sujet de deux choses très importantes du lieu : l'hôpital et l'identité.

L'hôpital est dirigé par un médecin-chef assisté de deux docteurs ; il comprend 160 lits et une maternité de 24 lits avec deux sages-femmes. Quinze infirmiers et aides-infirmiers en complètent le personnel. Il est très complet : salle de consultations, salle de piqûres, salle de pansements, salle d'opérations, laboratoire, pharmacie,... et même une salle d'autopsie ! Outre la maternite, il est divisé en trois pavillons : un pour les blessés un pour les contagieux, un pour les malades non contagieux. Les soins sont gratuits et les hospitalisés sont nourris. Les blessés du travail reçoivent en outre un demi-salaire.

Le service d'identité de la mine est remarquable. M. Blu prend au hasard, devant moi, la carte d'un ouvrier et me la donne, fermée : l'homme se prête, en souriant, à la prise d'empreintes digitales, les dix doigts y passent. Prenant la feuille ainsi marquée, un secrétaire spécialiste numérote, ou plutôt cote les empreintes, puis il va vers les fichiers, cherche deux minutes, choisit enfin et me lit le nom inscrit sur une fiche : c'est exactement celui de la carte de l'homme.

Cette classification étroite, tenue constamment à jour, et qui, à l'heure actuelle, porte sur plus de quatre-vingt-dix mille fiches, a pour but de suivre aisément les gens, d'empêcher les substitutions et autres supercheries. Elle a permis de supprimer l'emploi des caïs, source d'abus infinis. Elle donne sécurité et à la Société et au travailleur, qui reçoit chaque jour une avance sur salaire, allant de 50 à 80 %, le reste payé en fin de mois.

Détail singulier, la Société construit, pour le

Université Côte d'Azur. Bibliothèques







Ci-dessus. — L'intérieur du criblage de la Mine « Clotilde ». Le travail aux tables.

Ci-contre :

Uong-bi. — L'atelier de réparations des locomotives.

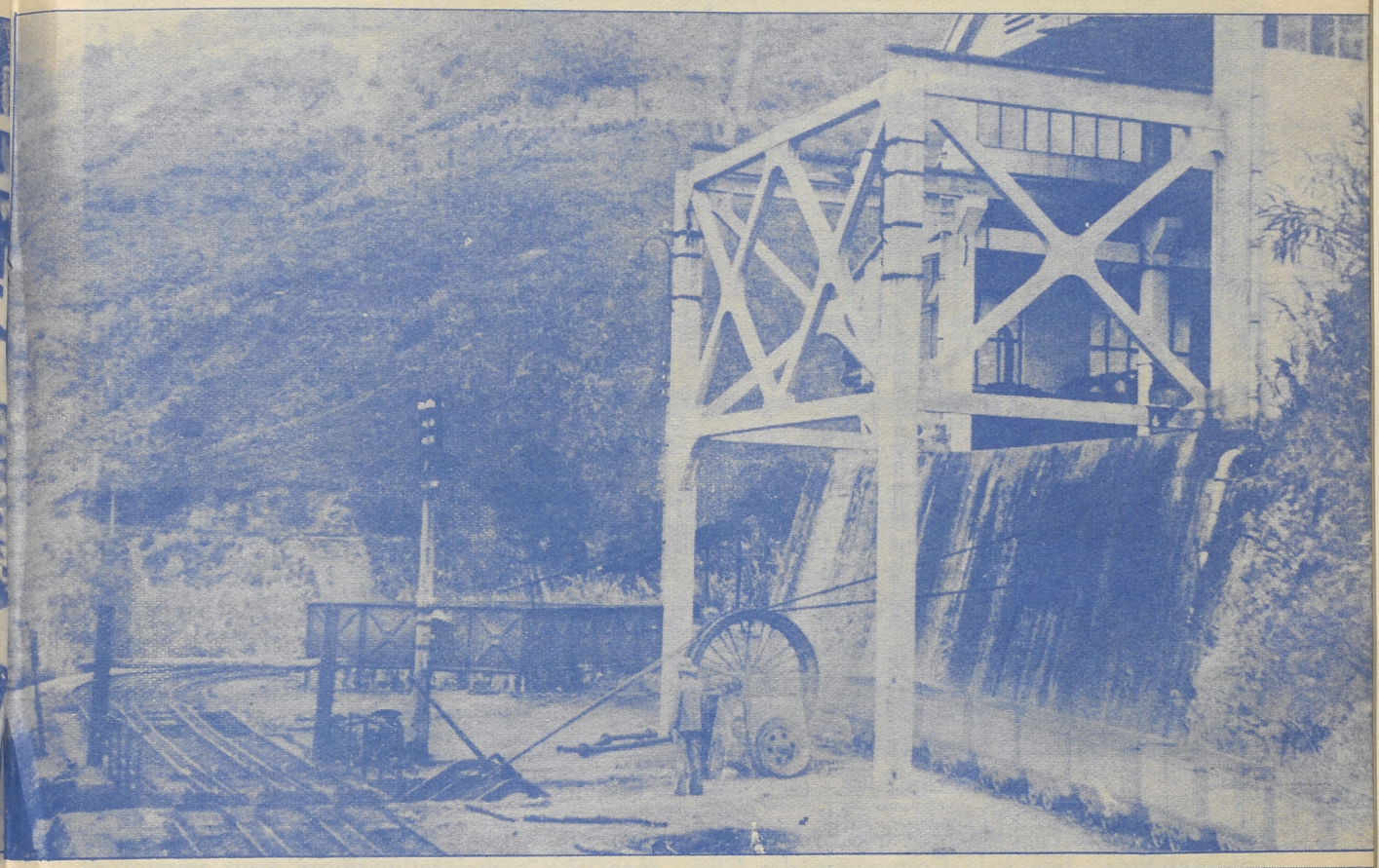
Mine « Clotilde ». — Un coin du parc à bois et l'atelier de débitage.

travailleur indigène, des maisons en briques, couvertes en tuiles, avec l'eau et l'éclairage électrique ; eh bien ! il répugne à les occuper, il n'y vient que lentement, il préfère sa « cainhà » de torchis !

***

A Uong-bi même sont la direction générale et ce qu'on appelle les services « du jour », par opposition aux services « du fond ». Si l'on considère que la mine « Clotilde-Louise » a entraîné la création, sur place, d'une ville indigène de vingt-cinq mille âmes, que les services réunis occupent près de soixante Européens et plus de quatre cents employés annamites, on comprend l'importance de l'organisation ; Uong-bi est donc doté d'un central téléphonique (toutes les gares de la voie, tous les services, tous les appartements d'Européens sont reliés), d'un bureau de dessin où travaillent trente dessinateurs et géomètres et qui en était, au jour de ma visite, à son cinq mille

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

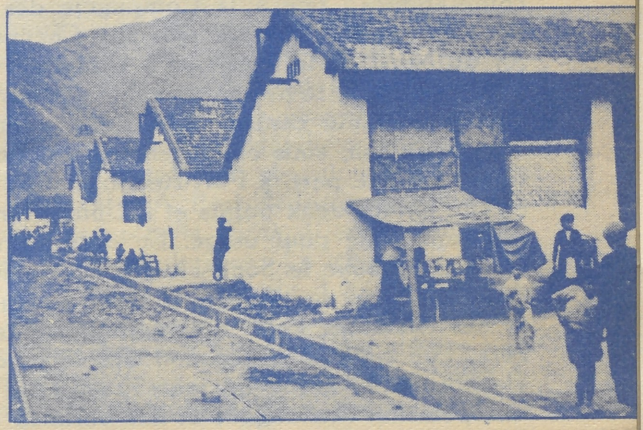


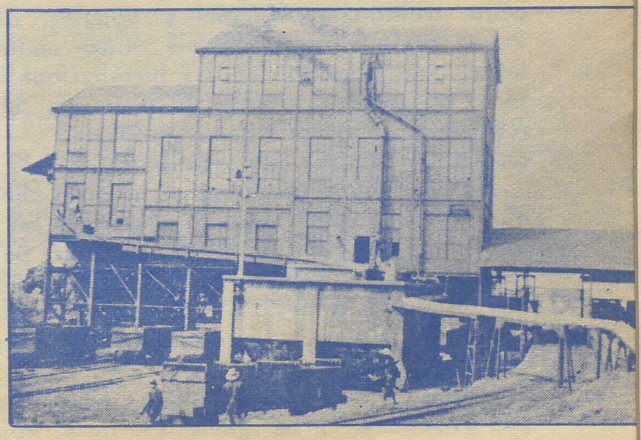
Ci-dessus. — La recette du grand plan incliné de la Mine « Clotilde » (Niveau 138). La chambre du treuil et des compresseurs.

Ci-contre :

Mine « Clotilde ». — Un coin du village minier.

Uong-bi. — La laverie

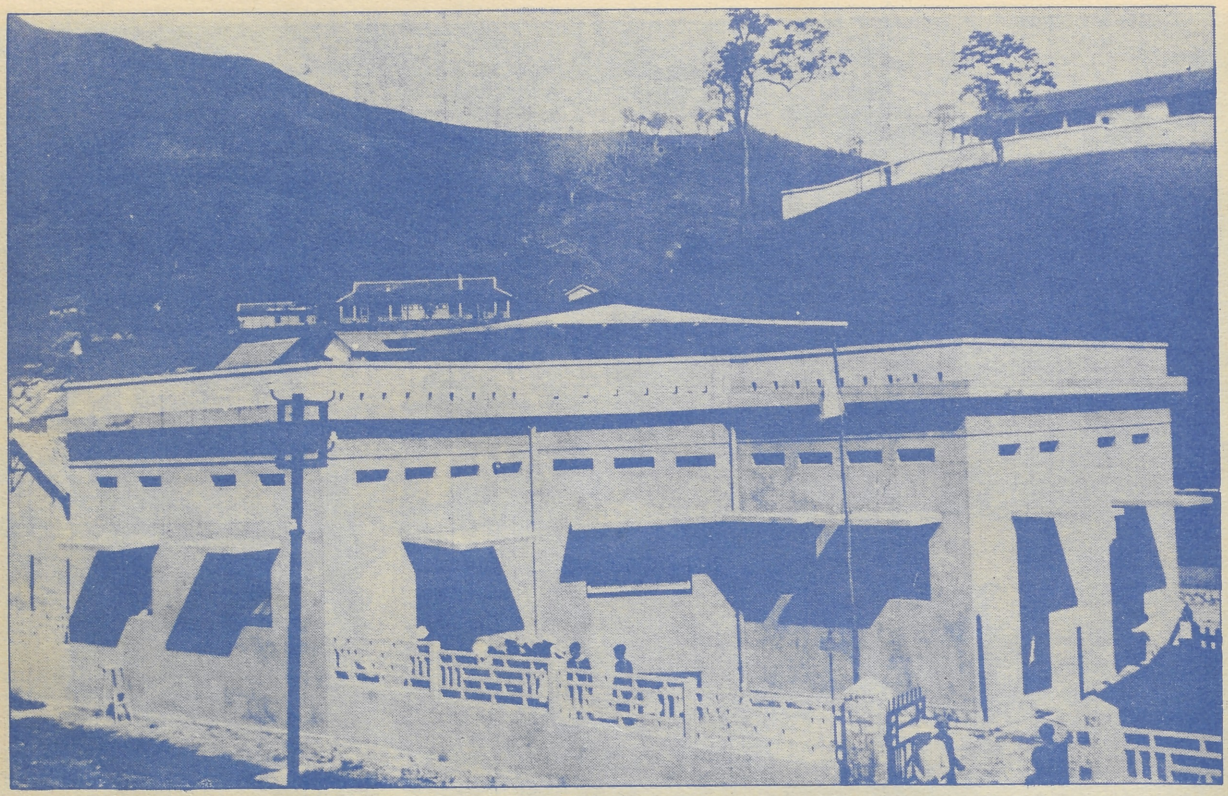




quatre centième plan (on fabrique à Uong-bi le papier sensible nécessaire aux tirages), enfin d'une comptabilité modèle, une « électro-comptabilité » qui vaut quelques mots d'explications. On se sert de cartes où les séries de chiffres sont imprimées d'avance, suivant une disposition savamment étudiée ; quand on se sert d'une de ces cartes, c'est à l'aide d'une « perforatrice », qui remplace par des trous ceux des chiffres qui doivent servir ; ensuite la carte passe dans une « vérificatrice », qui décèle automatiquement les erreurs de frappe ; enfin elle est soumise à la « calculatrice », qui fait électriquement les calculs qu'on lui demande : additions, soustractions, multiplications, et les traduit par de nouvelles perforations. Elle prend ensuite le chemin d'une « machine à classer les cartes ». Reste enfin la « tabulatrice » qui, alimentée avec les cartes perforées et classées, établit et imprime les états.

On voit par ceci à quel point l'organisation a été modernisée pour autant que c'était pos-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



MINE « CLOTILDE ». — LE PAVILLON DE CONSULTATION DE L'HOPITAL.

sible. Il n'existe en Indochine que trois électro-comptabilités : une à la Compagnie des Chemins de fer du Yunnan, une aux Chemins de fer du Nord, et la troisième à Uong-bi.

Mais à Uong-bi ne sont pas que des bureaux. Une importante centrale électrique y produit le courant qui, sous haute tension, est porté à la mine d'une part, à Port-Redon d'autre part, et qui, en ces deux points et à Uong-bi même, est transformé pour usage. En outre, existe à Uong-bi, proche le Song Huong, un atelier de carénage pour la réparation des remorqueurs et des chalands. Enfin de très importants ateliers, l'un pour la réparation des locomotives (la Société en utilise quarante), un autre pour la réparation des wagons et des berlines (trois cents trente-cinq wagons à boggies, quatre-vingts plate-formes, plus de douze cents berlines), une fonderie et des installations multiples où l'on fabrique quantité de choses, jusques et y compris des aiguillages.
ques et y compris des aiguillages.

Notons encore un immense lavoir à charbon, où 62 % du tout-venant de la mine est lavé. Le lavage a pour but de débarrasser, par utilisation des différences de densité, le charbor des impuretés minérales auxquelles il peut être en partie mélangé. Le débit du lavoir est de cent tonnes à l'heure.

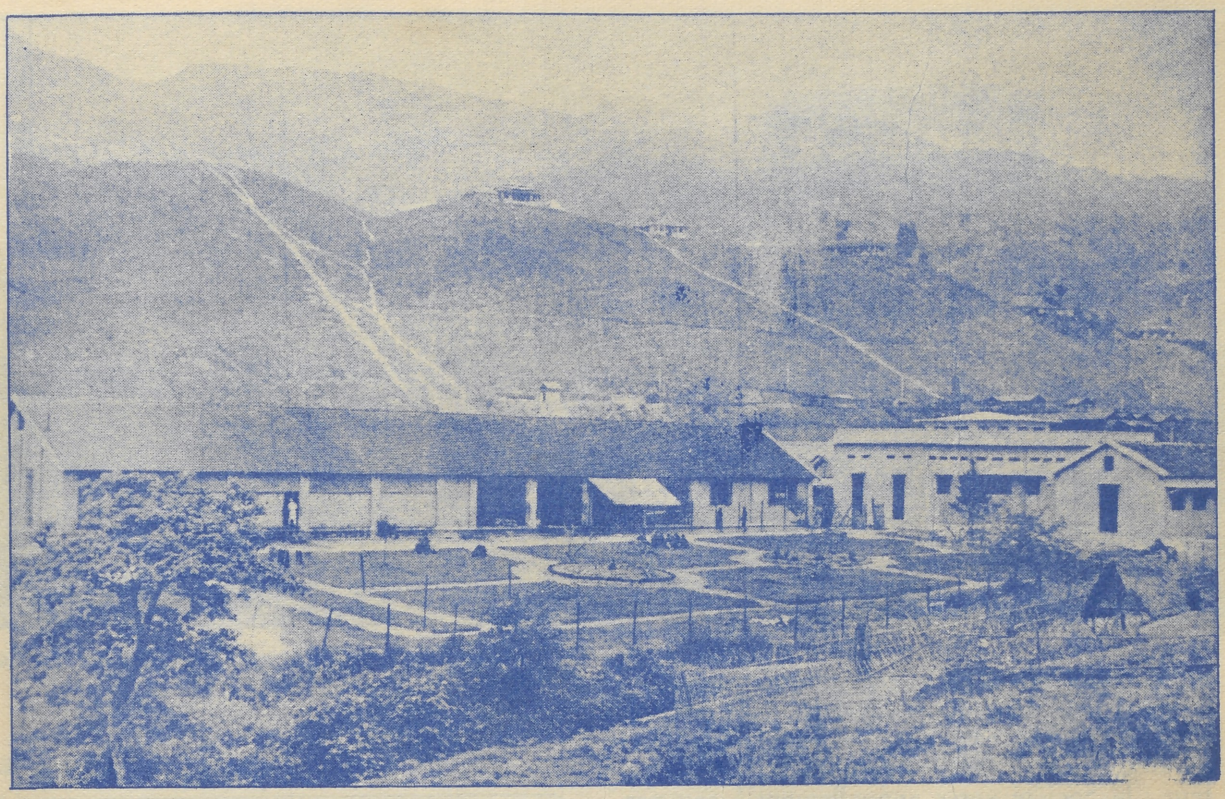
Criblé et lavé, le charbon se présente séparé par grosseurs : gros, gaillettes, noix, noisette, braisette, menu, fin, et est chargé automatiquement. La poussière, toujours assez impure, et appelée « schlamms », est un sous-produit de modeste valeur qui trouve acquéreur dans la clientèle indigène ; celle-ci utilise le schlamms en l'agglomérant avec de l'argile.

La longue visite aux installations de Uong-bi, je l'ai faite sous la conduite du très aimable M. François, en l'absence de M. Bazire, Ingénieur en chef du « jour ».

Mine « Clotilde ». — Une des salles de l'hôpital.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques



MINE « CLOTILDE ». — VUE GÉNÉRALE DE L'HOPITAL — AU FOND, LE PAVILLON DE CONSULTATION

Et maintenant la draisine trépidante m'emporte vers Port-Redon qui est entièrement la création de la Société, création non sans audace : pour se rendre à cette eau profonde il a fallu créer d'abord une digue de plusieurs kilomètres à travers les palétuviers, puis remblayer une plate-forme suffisante. Cela a demandé plusieurs années. Le premier bateau a été chargé à Port-Redon en 1924. Aujourd'hui, l'outillage et les installations sont importants : appontements, warf à chalands, aménagements pour le mouillage des navires (quatre postes de mouillage pour cargos jusqu'à dix mille tonnes). Les fonds ont de 9 mètres à 9 m. 50. On a eu à Port-Redon jusqu'à huit cargos à la fois. Vingt-cinq cargos peuvent aisément y mouiller. La disposition des lieux et des fonds permettrait l'installation de six kilomètres de port praticable. A Port-Redon même, c'est-à-dire sans compter la digue, il existe huit kilomètres de voies ferrées. Le chargement sur deux bateaux peut être de 3.000 tonnes par jour. Le port est muni de quatre remorqueurs et de vingt chalands. Les remblais ont été faits en grande partie avec les schistes provenant de l'épuration du charbon de la mine. A Port-Redon travaillent régulièrement quatre cents con-gaï et coolies et pour les mises à bord, jusqu'à six cents coolies encore.

Mine « Clotilde ». — Le Bureau d'identité et d'immatriculation.



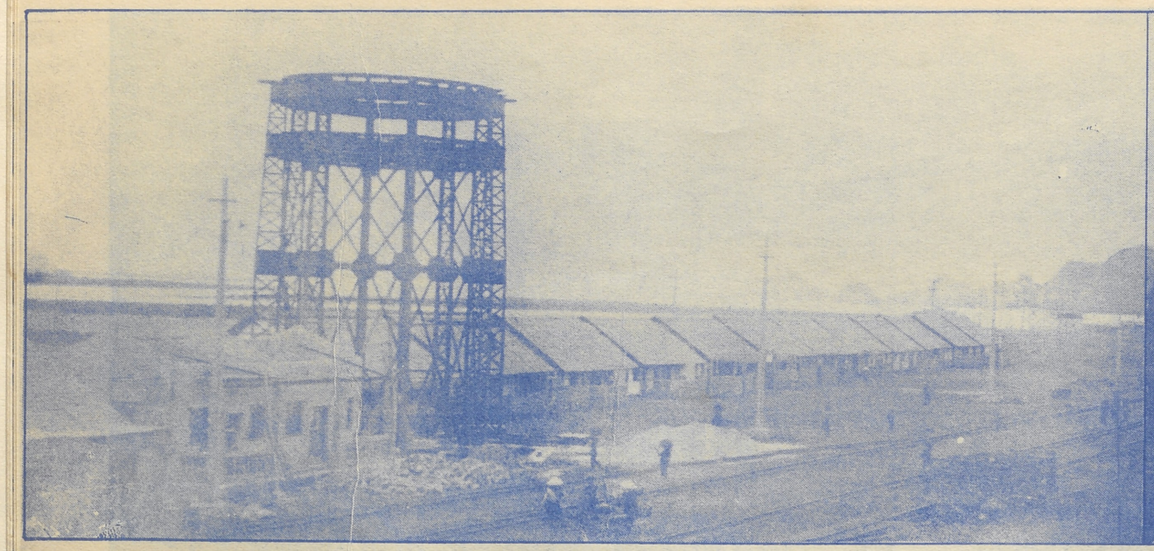
La constitution des stocks (au jour de ma visite, 58.000 tonnes) est extrêmement soignée, faite en pyramides régulières qui permettent un sérieux contrôle.

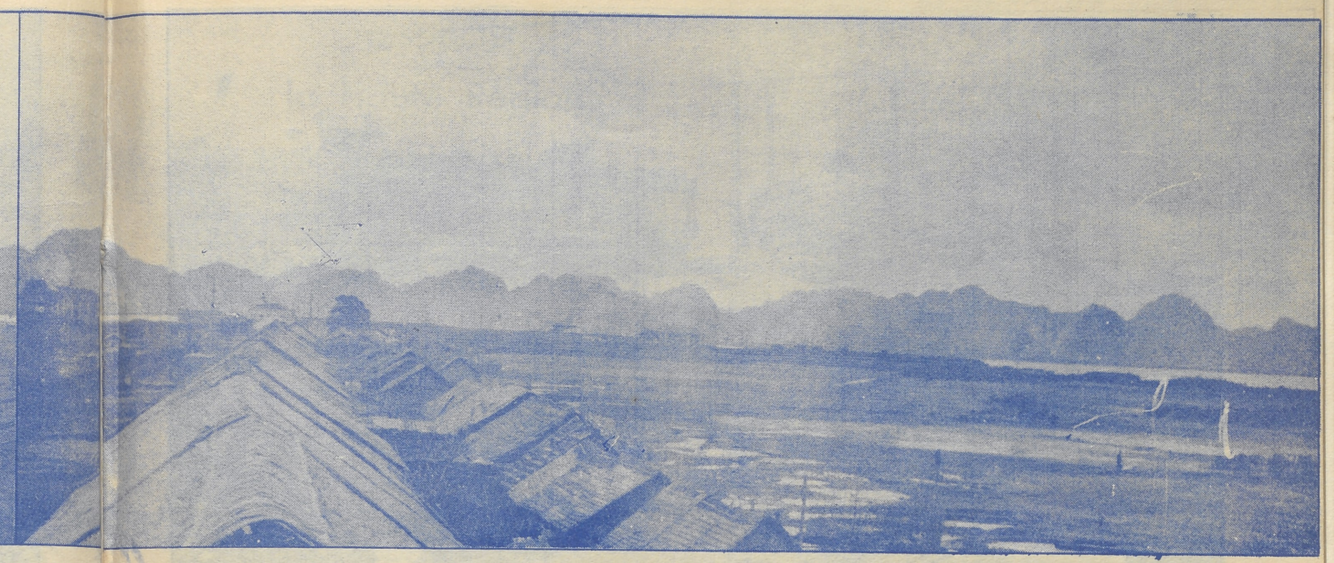
Port-Redon, au bout de sa longue digue et ayant pour horizon la rocheuse île des Deux-Songs, c'est le bout du monde. M. Pinet, qui y dirige tout, y vit depuis quatorze ans.

***

Les chiffres que j'ai cités au cours du présent

Université Côte d'Azur. Bibliothèques





PORT-REDON. — VUE GÉNÉRALE. A GAUCHE UN RÉSERVOIR A EAU EN MONTAGE.

article donnent une idée de l'importance considérable de l'entreprise et des richesses naturelles qu'elle exploite. Je crois utile d'en ajouter d'autres, qui éclaireront mieux le lecteur : la Société verse annuellement à son personnel, en appointements et salaires, des sommes qui sont de l'ordre de deux millions de piastres. Et elle paye au fisc, en impôts directs, cette année même, une somme dépassant 300.000 piastres.

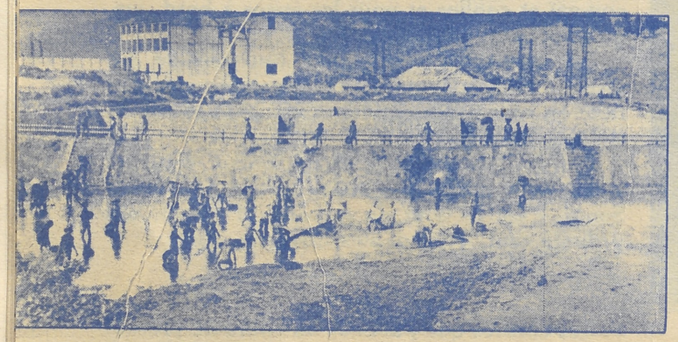
***

Mon « papier » est déjà trop long. Pourtant, je m'en voudrais de le clore sans dire encore quelque chose. Cette entreprise, qui extrait pour l'instant, près de six cent mille tonnes de charbon par an, et qui est à la tête de possibilités bien plus considérables, est un très bel exemple de l'effort français en Indochine.

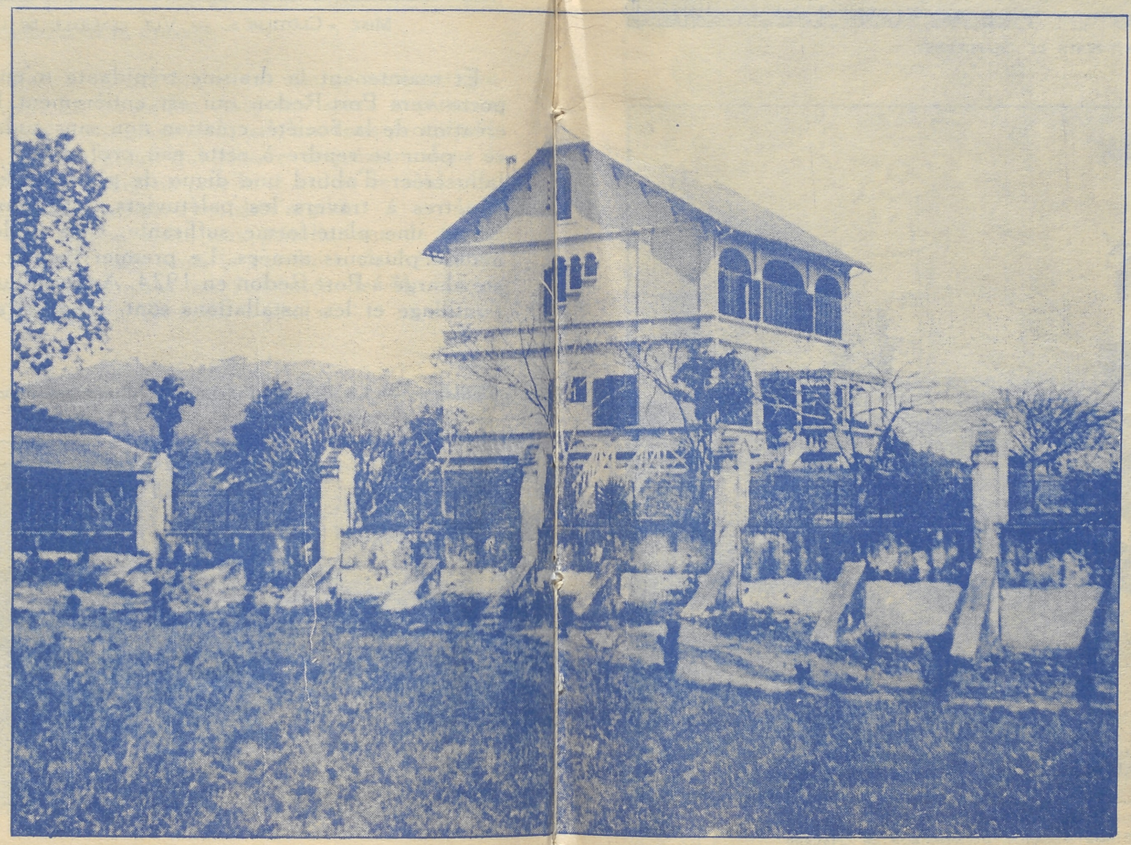
Elle a été créée par de Redon de Colombier, dont les premiers travaux remontent à 1916 et qui est mort à Uong-bi — à la tâche ! — en 1926. De Redon de Colombier fonda la Société actuelle en 1922, mais lui-même et ensuite ses héritiers conservèrent obstinément la grande majorité des parts. La Société a connu des années extrêmement difficiles, a ignoré bien longtemps tout dividende, a dû s'endetter gravement. Mais l'effort de cette famille, secondée par d'inlassables activités, que continue actuellement avec compétence et avec une belle vaillance M. Lataste, Directeur général, a fini par porter ses fruits. Malgré les crises successives, malgré la difficulté nouvelle des exportations, la Société a créé de magnifiques et modernes installations, elle a remonté la dangereuse pente financière, et quand elle aura arraché au sort la prospérité qu'il lui a longtemps refusée, elle y sera parvenue sans privilèges, dans des conditions géographiques difficiles, par l'effort, par la persévérance, par un rare mérite.

Paul MUNIER.

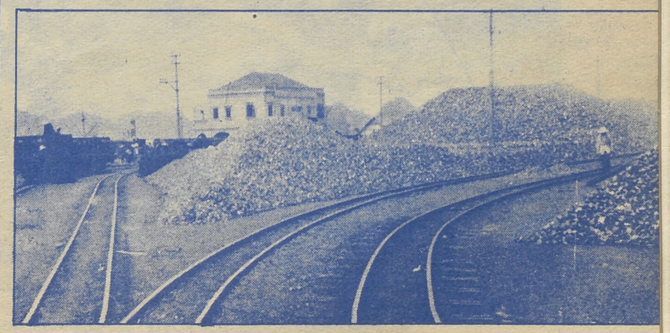
Uong-bi. — Coolies puisant les schlamms lavés dans le bassin.



UONG-BI. — LA VILLA DU DIRECTEUR GÉNÉRAL.



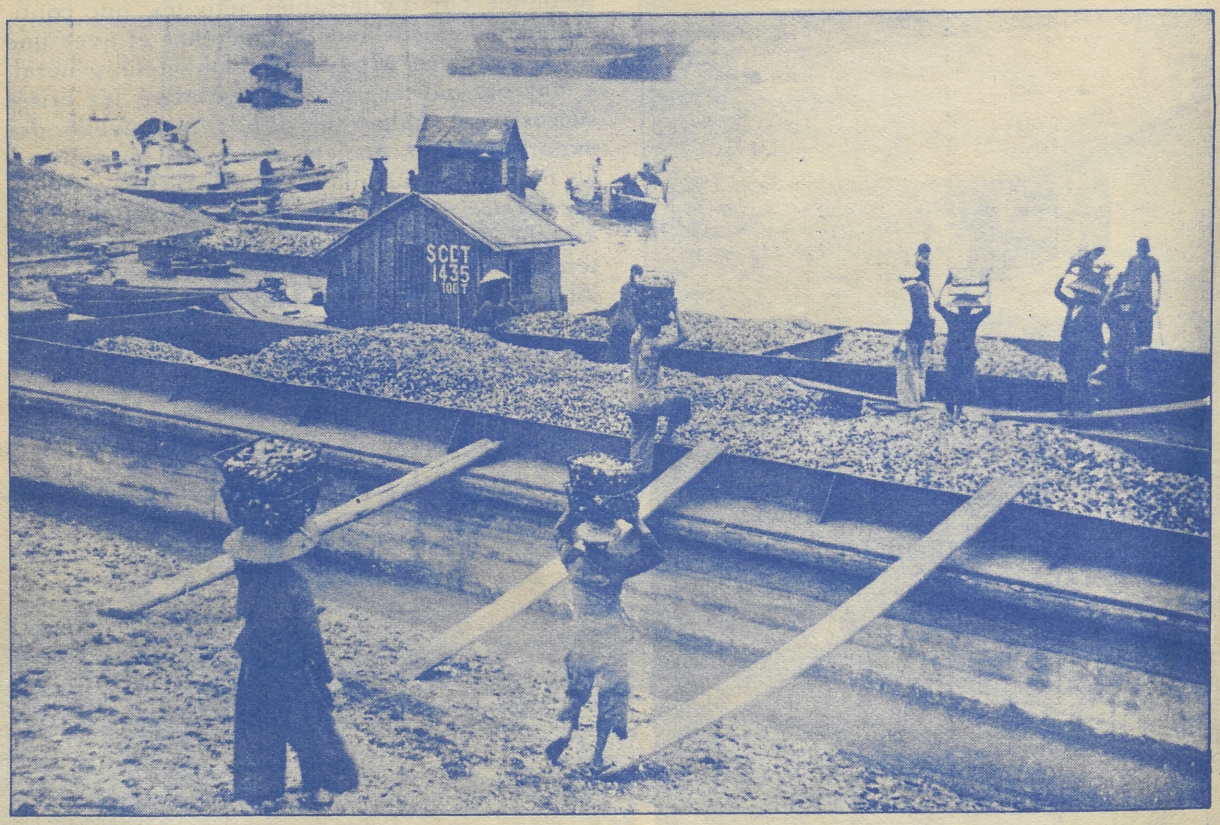
Port-Redon. — Une petite partie des stocks d'anthracite.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques



PORT-REDON. — UN DES APPONTEMENTS DE CHARGEMENT.



PORT-REDON. — UN POSTE DE CHARGEMENT NON MÉCANISÉ DU CHARBON EN CHALAND

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

L'AMIRAL DECOUX

inspecte la Haute Région Tonkinoise

(Cao-Bang — Backan)

Le Gouverneur Général de l'Indochine, accompagné de M. le Résident Supérieur au Tonkin Pierre Delsalle et de S. E. Vi-van-Dinh, Membre du Conseil privé et du Conseil du Protectorat, vient d'effectuer une longue tournée dans la Haute Région.



Man Tiên à Backan

Il fut accueilli à Lang-son par M. Chauvet, Résident de France et M. le Tuân-phu Linh-quang-Vong. Le Chef de la Colonie s'est informé de la situation générale de la province. Après un arrêt à la Délégation de That-khê, le Chef de la Colonie a rencontré à la limite du 2e Territoire militaire le Lieutenant-Colonel Moreau, Commandant le Territoire et M. le Tuân-phu Do-van-Binh.

A Cao-bang, le Vice-Amiral d'Escadre Decoux passa en revue les troupes de la garnison dont il a pu ensuite apprécier la belle tenue au cours d'un défilé impeccable ; les officiers, fonctionnaires et notabilités françaises et autochtones lui ont ensuite été présentés à l'Hôtel du Territoire.

L'Amiral Decoux consacra toute une matinée à la visite de la Jumenterie de Nuoc-hai, que lui ont fait visiter M. Evanno, Chef du Service Vétérinaire au Tonkin, et M. Bernhard, Directeur de la Jumenterie. Cet établissement, l'un des plus remarquables du genre en Indochine, dirigé de façon parfaite depuis de longues années par M. Bernhard, a permis par une sélection méthodique d'accroitre considérablement la production indochinoise en chevaux de belle venue, bien adaptés au pays. La jumenterie compte aujourd'hui un cheptel de plus de 300 têtes et ses pâturages et terrains de culture couvrent une superficie de 300 hectares.

Le Chef de la Colonie, soucieux de voir se perfectionner encore cette belle réalisation, s'est entretenu longuement avec M. Delsalle, Résident Supérieur au Tonkin et le Colonel Moreau, Commandant le 2e Territoire militaire, des moyens d'améliorer les conditions d'élevage chez les propriétaires indigènes eux-mêmes, ce qui paraît possible en développant l'action en profondeur des Services Vétérinaires ; l'élevage peut être en effet pour le territoire de Cao-bang une source de revenus considérables.



Les Sorciers (Thay-Mo) à Nguyên-binh.

Man Coc de Nguyên-binh (Cao-bang)



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

L'AMIRAL DECOUX INSPECTE



Phu de Hoa-an (Nuoc-hai), Cao-bang. — Présentation des notables par le Tri-phu DANG-PHAM-LOC *De gauche à droite.* — Les notables, le Tri-phu DANG-PHAM-LOC, l'Amiral DECOUX, S. E. le Tuan-phu de Cao-bang DO-VAN-BINH, le Chef de Cabinet AURILLAC, M. le Résident Supérieur DELSALLE, le Directeur de la Jumenterie de Nuoc-hai, le Directeur du Cabinet HAELEWYN.

Man Tiên de Nuoc-hai (Cao-bang).



M. le Gouverneur Général a visité ensuite longuement le centre de Cao-bang, les travaux en cours, les établissements d'enseignement, la nouvelle église.

Le Chef de la Colonie s'est rendu ensuite à l'Hôpital provincial pour inaugurer les récents bâtiments qui en font une formation sanitaire très moderne, dirigée avec compétence et dévouement par le Médecin-Commandant Lorre.

Puis le Vice-Amiral d'Escadre Decoux et M. le Résident Supérieur Delsalle ont assisté à une réception donnée en leur honneur par les mandarins du Territoire au Cercle indochinois de Cao-bang. M. le Tuân-phu Do-van-Binh a remercié le Chef de la Colonie de la sollicitude pour les populations du 2e Territoire militaire et l'a assuré du dévouement et du loyalisme de tous.

Une très pittoresque présentation de costumes locaux a clôturé cette réunion.

M. le Tuân-phu Do-van-Binh a donné un dîner en l'honneur de M. le Gouverneur Général, de M. le Résident Supérieur au Tonkin et de S. E. Vi-van-Dinh.

Avant de quitter le territoire, le Chef de la Colonie a tenu à féliciter tous ceux dont les efforts ont largement contribué au développement et à l'amélioration du centre, des diverses voies de communication et de la situation économique et sociale.

Bac-kan, 11 octobre. — Puis le Gouverneur Général et sa suite ont quitté Cao-bang ce matin et, après un court arrêt au poste de Nguyên-binh, se sont rendus à Tinh-tuc, important centre minier où ils ont été accueillis par M. Renaud, Directeur de l'Exploitation de la Société des Etains et Wolframs. M. Renaud a présenté ses principaux collaborateurs au Chef de la Colonie, qui a remis plusieurs distinctions honorifiques à des employés annamites de la Société en récompense de leurs bons et loyaux services.

Le Vice-Amiral d'Escadre Decoux a visité ensuite longuement les chantiers d'extraction et l'usine de traitement des minerais, qui équipée de la façon la plus moderne et mue par une puissante centrale hydroélectrique, traite non seulement les minerais extraits sur place, mais ceux de diverses exploitations voisines appartenant également à la Société des Etains et Wolframs : Piaouac, Beausite. La production annuelle de l'ensemble du groupe est actuellement de l'ordre de 1.200 tonnes de concentrés d'étains et wolframs.

Accessoirement l'usine est équipée pour la récupération de l'or qui se trouve en petite quantité dans les minerais extraits.

Le Gouverneur Général complimenta vivement M. Renaud qui, poursuivant l'œuvre de ses prédécesseurs et en dépit de difficultés considérables, a réalisé une œuvre qui fait honneur à l'activité et à l'esprit réalisateur des ingénieurs français en Indochine.

En prenant congé du Lieutenant-Colonel Moreau et de M. le Tuân-phu Do-van-Binh, le Chef de la Colonie et le Résident Supérieur au Tonkin ont été reçus à la limite de la province de Bac-kan par M. l'Administrateur Garric, Résident de France et M. le Bô-chanh provincial Cao-xuan-Thiên, qui leur ont présenté ensuite à la Résidence les fonctionnaires et les mandarins de la province.

Le petit centre de Bac-kan, aménagé de la façon la plus heureuse par un effort soutenu des résidents qui s'y sont succédés, a accueilli avec chaleur le Gouverneur Général et le Résident Supérieur au milieu d'un grand concours de population, venue spontanément au chef-lieu pour cette circonstance, les habitants de Bac-kan manifestèrent avec une touchante sincérité le loyalisme et le profond attachement à ses Chefs qui animent toute la population de la province.

Hanoi, 12 octobre. — Le Gouverneur Général de l'Indochine et le Résident Supérieur au Ton-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LA HAUTE RÉGION TONKINOISE



Remise de décorations par l'Amiral DECOUX aux fonctionnaires de la Mine de Tinh-tuc.

Man Coc à Nguyên-binh (Cao-bang).



kin ont quitté Bac-kan ce matin et se sont arrêtés dans la province de Thai-nguyên pour examiner avec M. Michelot, Résident de France, et M. Lemasson, Chef du Service Forestier, les batteries de fours à charbon de bois récemment créées par le Service Forestier en vue de fabriquer le charbon de première qualité nécessaire à l'alimentation des gazogènes.

Cette fabrication est de toute première importance pour la vie du pays en raison du nombre sans cesse croissant de véhicules à gazogène mis en service ; le Service Forestier sera très prochainement en mesure de satisfaire à tous les besoins de cet ordre. C'est là un résultat qu'il importe de souligner, car il marque la volonté du Gouvernement de faire face rapidement à tous les problèmes que suscite l'arrêt presque total du ravitaillement en produits de première nécessité ; ils seront résolus par l'exploitation rationnelle et intensive des ressources de la Colonie.

Le Vice-Amiral d'Escadre Decoux est rentré à Hanoi à 10 h. 30 et a félicité M. le Résident Supérieur Delsalle, dont l'autorité avisée constitue un des facteurs déterminants de la situation satisfaisante du Protectorat.

M. le Gouverneur Général a également remercié S. E. Vi-van-Dinh, Membre du Conseil privé, dont il a pu apprécier la parfaite connaissance de la Haute Région du Tonkin des problèmes très spéciaux qui s'y posent. S. E. Vi-van-Dinh a laissé d'ailleurs un souvenir très vivant tant à Lang-son sa province d'origine, qu'à Cao-bang, où pendant neuf ans il dirigea avec une incontestable maîtrise l'administration indigène du Territoire. Tout au long de cette tournée, S. E. Vi-van-Dinh fut accueillie avec des marques touchantes de respectueuse affection par ses anciens collaborateurs et administrés.

Le Gouverneur Général a retiré de cette tournée l'impression réconfortante que, Français, Annamites, autochtones de la Haute Région collaborent avec confiance à l'œuvre commune. Sous la ferme autorité des Chefs de provinces, des Commandants de Territoire, des mandarins provinciaux, sous la protection des forces militaires et de police, les provinces du Haut-Tonkin travaillent dans la paix et la tranquillité intérieures à améliorer leurs possibilités économiques et le niveau de vie des populations.

Enfin l'accueil à la fois empressé et respectueux que rencontre partout le Chef de l'Union de la part des autorités et de la population montre de la façon la plus éloquente combien les populations montagnardes sont sensibles à la sollicitude du Gouvernement, et combien l'influence française a dans le domaine matériel et moral pénétré profondément jusque dans les régions les plu reculées.

Man Tiên (sapèques en argent), à Backan.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LES CONSEILLERS FÉDÉRAUX (Cambodge)



S. E. CHAN-NAK

Président de la Juridiction d'Annulation (Cambodge)

M. Chan-Nak, né le 27 mai 1892, est issu d'une famille de mandarins de la Cour du Cambodge.

A l'âge de 15 ans, il fut reçu au concours d'élève-interprète du Protectorat, le 18 février 1907. Trop jeune encore pour obtenir un emploi administratif, il dut continuer ses études au Lycée Sisowath jusqu'en 1909 et fut alors admis dans le cadre des secrétaires.

Au cours d'une brillante et déjà longue carrière, ce magistrat éminent a fait preuve des plus solides qualités et d'une haute conscience de ses devoirs.

Il obtint un siège à la Cour d'Appel de Phnom-penh dès 1923. Quatre ans plus tard, en 1927, il accédait, après concours, à la Juridiction d'Annulation dont il fut appelé à présider les débats dès 1928.

Nommé par la suite Suppléant du Ministre de la Justice, il parvint enfin aux plus hautes fonctions judiciaires du Royaume, en qualité de Président de la Juridiction d'Annulation (Cour de Cassation cambodgienne) avec le rang de Ministre du Gouvernement royal.

S. E. Nak est Commandeur de l'Ordre royal et Chevalier de la Légion d'honneur.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

UNE PATRIE, UNE FOI

par THAO NHOUY.

Le Bouddha, une fois, s'incarna sous la forme d'un chevreau. On l'appela du nom de l'animal : Thao Bê. Exilé du foyer paternel, à cause de sa forme, le Bodhisattva fut placé sur un radeau, et jeté dans le fleuve. Thao-Bê s'échoua sur une île et fut recueilli par une vieille femme, pieuse et bonne.

Cette île, c'est l'île de Không ; elle se trouve au milieu d'une centaine d'autres, plus petites, mais toutes agréables et hospitalières. Le groupe s'appelle « Sri-Than-Done », expression qu'un néophyte laocisant, plus poète que fidèle traducteur, a rendu par la jolie image « Les Quatre Mille Iles » (Si-Phan-Done). L'erreur est restée, et tout le monde convient pour la trouver heureuse.

C'est sur cette île bénie, prospère et luxuriante, où les hommes et les femmes lao ont toujours su conserver dans le calme et la joie les plus pures de leurs traditions, c'est sur cette île déjà visitée par le Bodhisattva que le Représentant de la France s'installa en 1895. Les Laotiens y défrichent encore aujourd'hui le cimetière où dorment les premiers pionniers de la Civilisation ; ils y apportent aux jours consacrés — du calendrier français et du calendrier laotien — les fleurs et les offrandes dont sont dignes leurs âmes et leurs grands cœurs. Car nous savons bien ce que nos parents, qui les ont vus, pensent d'eux. Nous-mêmes, que de fois sommes-nous allé méditer sur leurs tombes en pensant à ce qu'il leur avait fallu de courage et de surhumaine abnégation pour venir jusqu'en ce pauvre coin de terre inconnu, si loin du beau sol de France et des foyers de là-bas qui sont si chauds et si doux !

Et nous songions que ces hommes avaient un cœur, qu'ils avaient une maman adorée, une femme chérie ou un frère ou une sœur... Et cependant, ils ont aimé notre pays. Ils y ont vécu et travaillé ; ils y sont morts.

Puissent leurs mânes accepter ici le tendre et reconnaissant hommage que leur adresse aujourd'hui un enfant du Laos, le leur...

***

Juin mil neuf cent quarante et un...

Le grand orage — dont depuis plus d'un demi-siècle le pays lao a ignoré jusqu'au moindre souffle — le grand orage déchaîné par la grande vanité et l'incommensurable folie des hommes est passé...

Les insulaires ont eu chaud, comme un peu partout... Mais, enfin, l'orage est passé.

Les premières pluies du sixième mois finissant ont ramené la fraîcheur, mais il est encore des soirs où le ciel, lourd de nuages, chasse les hommes hors de leurs maisons, sur les vérandas ou vers le fleuve, des soirs étouffants où les aréquiers et les cocotiers tendent en vain leurs membres immobiles vers un ciel implacable.

Ce soir-là, la brise se tenait dans les hauteurs, à la poursuite des nuages verdâtres. Et la lune impuissante à éclairer le monde, semblait avoir fui le ciel lao...

Ils étaient trois, une tante, un frère et une sœur, tous trois allongés sur leur véranda reconquise, à prendre le frais, après le repas du soir, à attendre les étoiles... Le silence était grand autour d'eux.

Seuls dans la nuit, les pas d'un promeneur ou les notes d'un khèn mélancolique : le village laotien dormait ou essayait de se reconnaître, dans son village retrouvé.

Ce fut la jeune sœur qui parla la première :

« Ah ! qu'on est donc bien, installé chez soi, même sur une planche dure, sans natte !

— Oui, certes, ma sœur, rien n'est comparable à son « chez soi » ! Tiens, cette place où nous sommes, notre mère l'aimait bien... Je me souviens : c'est par une nuit presque pareille qu'elle m'avait raconté l''histoire des « petits poussins !... » (1)

Mais un lourd silence tomba sur ces paroles : dans la famille, le souvenir de la défunte adorée a toujours étreint les cœurs et serré les gorges...

La petite sœur, intelligente et vive, chercha à dissiper l'ombre... Elle dit d'un ton enjoué :

« Vous en souvenez-vous, mon frère ? Souvenez-vous de nos déménagements ? Dans la peur et parfois dans la nuit ?... Comme nous étions ridicules, vous en souvenez-vous ? Et

(1) Nom laotien de la Pléiade.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

pourquoi, au fond, avoir voulu traverser le fleuve, quitter nos maisons, nos greniers, nos rizières ? N'était-ce pas abandonner nos parents, leurs « that » sur la colline, leurs ossements et ceux de tous leurs parents ? Et qu'avions-nous trouvé de l'autre côté du fleuve ? »

Le frère se taisait. Sans aucun doute, il revivait les heures qu'on venait de lui rappeler, et sans doute aussi remâchait-il de vieilles pensées... Il ne releva même pas l'intention finale de sa sœur qui voulait lui rappeler les gîtes de fortune qui les avaient abrités, le vent et le soleil, les punaises et les moustiques...

« Oui, ma sœur, oui... Comme toi, j'ai pensé à cela. J'y ai d'autant plus pensé que c'était moi qui avais décidé tous les nôtres, et ordonné les déménagements... Dans la hâte, mais non dans l'inconscience...

« Oui, nous abandonnions tout : nos maisons, nos rizières ; nous abandonnions nos parents... Pourquoi, ma sœur ?

« C'était pour la France. Pour suivre la France. »

« Oui, reprit-il après un moment de silence, comme pour répondre à une question qu'il devinait, oui, nous ne détestons pas les Siamois. Ils ne nous ont rien fait ; nous ne les connaissons pas, ils ne nous connaissent pas : mais j'aime la France.

« Et j'aime notre pauvre pays lao, ajouta-t-il encore.

— Oh ! mon frère. Aimez la France, je vous comprends, mais pourquoi dites-vous que vous aimez le « pays lao » ?

« Je vous vois venir, et vous attirerez encore sur vous les foudres du Gouvernement... Vous allez, après toutes les heures misérables que nous venons à peine de vivre, une fois notre foyer retrouvé, vous allez adhérer à ce nouveau mouvement lao, qui se définit vouloir rénover l'âme lao, donner un seul cœur aux Lao ?...

« Je vous en prie, mon frère : nous avons déjà assez souffert dans notre cœur, à cause de vous, dans le passé, à cause de ce que vous aviez fait, à cause de ce qu'on a dit de vous... Assez de leurres, assez d'illusions, assez de tracasseries !...

— Non, ma sœur, non ! Tu ne comprends pas : je ne suis pas un révolutionnaire et je ne l'ai jamais été. Si tout le monde ne m'a pas compris, cela n'a aucune importance.

« Quand je dis que j'aime le pays lao, je suis sincère ; et quand je dis que j'aime la France, je le suis également.

« Ne crois-tu donc pas qu'on puisse aimer en même temps et le pays lao et la France ?

« On aime bien en même temps une mère et une sœur ; on aime bien en même temps une mère et une femme. Et d'une égale intensité.

« Si, ma sœur, si, on peut aimer deux objets en même temps, et d'un égal amour. Et nous, si nous aimons notre pays, nous devons aimer en même temps la France. Mais je m'exprime encore mal : quand je dis que nous devons aimer la France, je veux dire naturellement que nous devons l'aimer pour tout le bien qu'elle a fait pour nous et qu'elle fera encore, et non seulement par nécessité.

« Ma sœur, la France nous a sauvés de la disparition...

« Mais nous sommes restés faibles ; nous sommes restés divisés.

« Il existe peut-être quelques patriotes lao. Quelques-uns peut-être sont grands ; mais ils sont, à coup sûr, peu nombreux et, ce qui pis est, ils œuvrent chacun de son côté, dans le plus parfait égoïsme... Aussi, malgré leur désir et leur bonne volonté, malgré qu'ils puissent dire ou faire, livrés à nous-mêmes, nous disparaîtrons. Nous disparaîtrons, comme la fumée qui se perd dans le ciel et change de nom ; nous disparaîtrons, en reculant vers nos montagnes comme les Khas qui, jadis, eux aussi, oui, occupèrent la plaine et qui n'attendent plus aujourd'hui que de mourir s'il ne se décident pas à modifier leurs mœurs et leur mentalité...

« La France nous a sauvés de la disparition ; elle seule peut nous assurer la vie.

« La France, je le sais, a subi des revers, mais elle n'a pas cessé d'être la grande Nation qu'elle a toujours été. Nous nous sommes donnés à elle, Lao ; elle nous gardera et elle maintiendra intacts le nom et le patrimoine lao.

« Et elle seule, sûrement, sans s'imposer de hâtives ou dangereuses improvisations, pourra nous faire avancer dans la voie du Progrès et de la Civilisation.

« Elle possède déjà des trésors de toutes sortes : Sciences, Philosophie, Morale... Nous n'aurons qu'à aller apprendre et puiser cela chez elle : la France est large et hospitalière et elle nous recevra, comme elle nous a toujours reçus, non comme des étrangers, mais comme ses propres enfants... Car ma sœur, il ne faut nous faire aucune illusion à ce point de vue : tous les pays qui veulent se réveiller doivent aller à l'école de l'Europe. Et l'Europe s'appelle Allemagne, l'Europe s'appelle France, l'Europe s'appelle Angleterre...

« Oui, il faut se mettre à l'école de l'Europe : c'est ce qu'ont fait les Japonais, c'est ce que font d'autres peuples encore... »

Il s'arrêta un long moment, mais sa sœur ne lui répondit pas. Il continua :

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

« Et il y a une autre raison, celle-là d'importance. Non seulement nous sommes petits, faibles et divisés, mais encore et surtout, nous sommes pauvres !

« Que produisons-nous, nous Lao ?

« Nous ne produisons rien ; nous n'avons pas d'argent. Et quand on est pauvre, on ne peut avoir ni routes, ni chemins de fer, ni électricité, ni eau courante...

« On ne peut rien avoir, et cependant, beaucoup de nos villes lao possèdent déjà tout cela, et des écoles et des grands et modernes hôpitaux. Ces œuvres d'intérêt social et de bienfaisance doivent être développées davantage encore.

« Comment pourrons-nous le faire ?

« Avec nos seules ressources, nous n'aurions jamais pu les réaliser, et jamais nous ne pourrons les parfaire, dans l'avenir... Heureusement, il y a la France, car avec elle, il y a l'Union Indochinoise.

« Je te le murmure à l'oreille, ma sœur ; dans cette famille indochinoise, nous sommes encore l'enfant qui profite du travail des autres...

« L'amour du Laos doit donc se confondre avec l'amour de la France. Et le véritable patriote lao ne doit jamais oublier que ce n'est qu'en aimant la France qu'il prouvera qu'il aime bien son pays.

« C'est pourquoi, ma sœur, je ne crains pas de dire que j'aime notre pays lao ; c'est pourquoi je dis indifféremment, tantôt que j'aime le pays lao, tantôt que j'aime la France. Parce que c'est la même chose. »

La petite sœur attentive écoutait.

« Alors, dit-elle, vous adhérerez à ce mouvement nouveau lao ?

— Oui, de tout cœur, s'ils pensent comme moi ! Je n'en doute d'ailleurs pas un seul instant.

— Oui, vous avez raison, mon frère. La France seule nous gardera notre nom lao et modernisera notre pays. Faisons-lui confiance. »

Les lourds et tenaces nuages qui couvraient le ciel au début de la soirée, avaient disparu peu à peu. Un souffle de vent frais avait, depuis un moment, commencé à balayer la terre. A la lumière de quelques timides étoiles, on vit de plus en plus nettement les frêles aréquiers agiter leurs ramures et les cocotiers ployer leurs longs bras, comme pour danser. Les feuilles, dans la nuit, murmurèrent leur joie.

Puis, tout d'un coup, le dernier nuage qui, seul, cachait encore la grosse lune, disparut. Et une grande clarté, brusquement, illumina la véranda.

La vieille tante qui avait, sans qu'on s'en fût douté, suivi toute la conversation, interrompit brusquement, d'un ton sceptique, presque impatient :

« Confiance ? Je vous l'accorde pour ce qui est du moyen de conserver le nom lao. Mais avec vos idées de progrès, d'éclairage électrique, d'eau courante et de modernes maternités, n'allez-vous pas imposer nos bonzes en nous imposant une religion nouvelle ?

— Je ne vous comprends pas, ma tante.

— Tu me comprends très bien au contraire ! Toi et tes pareils, vous trouvez que nos bonzes sont inutiles, qu'ils sont paresseux. Vous voulez brûler les vieux manuscrits et les vieilles formules ; vous voulez que les bonzes chantent la Patrie et poussent des excitations à la guerre...

— Que d'exagérations, ma tante ! Calmez-vous : aucune de vos appréhensions n'est fondée.

« N'ayez aucune crainte : dans le ciel du Laos ressuscité, nos pagodes continueront à profiler les lignes élancées de leurs « that ». Rahu continuera à orner le fronton de nos « hochek », et, accrochés aux S qui terminent les façades triangulaires de nos pagodes, nos « lang khang » de cuivre continueront à tinter à l'ombre des arbres de Science.

« N'oubliez pas que c'est la France qui a raffermi les fondations de « Vat Sisaket », à Vientiane, réparé ses portails et sa toiture. C'est la France qui a remis sur leur socle ses bouddhas jetés par terre par d'autres hommes que des Français ; c'est la France qui a reconstruit le « That Louang » éventré par des bandits sacrilèges et qui avaient la peau jaune et se proclamaient bouddhistes ; c'est la France qui reconstruit actuellement le « Vat Phrakèo » dépouillé de son bouddha, et livré, il y a dix ans encore, du fait des hommes et du temps, à la plus folle des végétations... Je ne vous parlerai pas des autres pagodes dont vous ne connaissez pas les noms.

« Et chez nous, ma tante, notre « Vat Kang ? » N'est-ce pas vous, n'est-ce pas nous tous, habitants de l'île qui l'avons rebâti ?

« Croyez-vous que, sans la prospérité et la paix que nous a apportées la France, sous d'autres temps qui ont assisté sinon travaillé à cette ruine, nous aurions pu reconstruire, et en maçonnerie, cette pagode où notre ancêtre à tous, « Chane Houat » avait déposé le « lang khang » de bronze, ce palladium de notre île, hélas ! le seul vestige de l'œuvre pourtant considérable qu'il avait réalisée ?

« Jamais les prêtres de la religion chrétienne n'ont cherché à évangéliser les gens de force...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

« Jamais, ma tante, notre conscience n'a été troublée et jamais on n'a voulu lui imposer une croyance nouvelle.

« Quant aux jeunes Lao, qui ont grandi à l'école de la France, me permettriez-vous de me citer en exemple ?

— Je sais. Mais tu ne t'es fait bonze que pour faire plaisir à ta maman qui le souhaitait.

— C'est juste, ma tante ; je voulais faire plaisir à ma mère ; je voulais lui payer, à notre manière lao, ma dette d'enfant lao... Mais, connaissant les principes et les règles de notre religion, je ne serais jamais entré dans la pagode si ma conscience n'avait pas été libre, si mon cœur avait été retenu par une autre foi, ou si même seulement un doute avait germé dans mon esprit...

« Pendant plus de seize ans, je suis resté à l'école de la France... Je puis vous l'affirmer, ma tante : jamais mon cœur ne s'était écarté de la religion de nos pères, ni mon intelligence.

« On peut être, comme vous le dites si cruellement, « moderne » mais on peut aussi rester fort bon bouddhiste.

— Oui, de votre néo-bouddhisme qui pousse à la haine, qui veut qu'on crie haro sur ceux qui ne sont pas de votre religion, qui veut qu'on aille à la guerre, ce Bouddhisme barbare qui est, par cela même, la négation du Bouddhisme.

— Mais, ma tante, je ne vous ai jamais dit cela ! Certes, certaines idées doivent être réexaminées, mais ce ne sera jamais nous qui songerons à faire du Bouddhisme un facteur de haine et un engin de guerre, car nous n'oublions pas qu'il est religion de paix, d'amour et de charité. C'est la religion tolérante par excellence... Honni donc soit qui mal y pense...

— Et pourquoi alors dites-vous que nos bonzes sont des paresseux ? C'est une insulte.

— Que je vous explique d'abord deux choses, ma tante. Une chose est la Doctrine : nous l'appelons « Dhamma ». Une autre chose est la Communauté : nous l'appelons « Sangkha ». Au-dessus de tout est le Bouddha, notre maître à tous et dont jamais personne n'a pensé du mal.

« Ma tante, quand je dis que le bonze est paresseux, je ne dis pas que c'est la Dhamma qui pousse à la paresse et à l'inertie. Quand je dis qu'une lampe éclaire mal et que je la jette par la fenêtre, je ne dis pas qu'il ne faut pas s'éclairer avec le feu. Entendez-moi donc bien : quand, de temps à autre, je vitupère contre les bonzes, je n'ai jamais mis en doute l'excellence de l'Enseignement du Bouddha.

« Les bonzes de chez nous, ma tante, sont respectables et vous savez combien sincèrement je les tiens en très grande estime. Je vais les voir, toutes les fois que j'en ai l'occasion, je sollicite leurs leçons ou je les regarde travailler. Chez nous, les meilleurs maîtres ce sont encore les bonzes ; ce sont eux, les conservateurs de nos traditions artistiques et littéraires ; ce sont eux, les travailleurs : ils bâtissent, ils réparent et jamais ne s'oublient des journées entières à regarder les caméléons saluer leur ombre. Voilà comme doivent être les bonzes, et voilà comme nous entendons le Bouddhisme.

« Mais ailleurs, dans beaucoup de villes, que de bonzes qui méritent les critiques qui leur sont adressées !

« Du matin au soir, assis ou couchés, ils regardent s'effriter les « Ho Chek », se détacher les briques du « Ho Phra » comme si le Bouddha, en défendant de tuer, avait défendu de balayer la pagode. Indifférents, tranquilles et souriants, ils ne veulent même pas s'occuper de ce qui devrait être le plus important de leurs devoirs : l'éducation et l'instruction des enfants des pauvres populations dont cependant ils vivent.

« Non, en vérité, ces bonzes font tort au Bouddhisme. Car le Bouddhisme, s'il a commandé la modestie dans les désirs, n'a jamais conseillé l'inaction, cette inaction dont notre pauvre pays est actuellement en train de mourir.

« Je suis passé plusieurs fois à Ceylan ; j'ai visité des pagodes de cette île qui, vous le savez, est le berceau même de notre religion. J'ai visité Kandi ; j'ai visité Colombo. Ce sont des villes très modernes, grouillantes de millions de personnes, grouillantes d'activité. Je vous l'assure : les bonzes n'y « dorment » point à l'ombre des arbres de Science. Nous devons prendre exemple sur eux.

« C'est nous, Lao, qui avons ramené le Bouddhisme à nous ; qui l'avons dégénéré parce que nous sommes décadents ; c'est nous qui avons donné motif à cette simple constatation que vous appelez injure : les bonzes sont paresseux.

« Si injure il y a, certains bonzes, seuls, la méritent et non la Communauté entière et c'est pour sauvegarder celle-ci qu'il faut modifier la mentalité et l'esprit de ceux-là. Je l'ajoute tout de suite : refaire la mentalité des bonzes, c'est donner au Bouddha et au Dhamma les prêtres dont ils sont dignes.

— Comment procéderez-vous ?

— Je ne sais pas, ma tante, n'y ayant pas encore songé. Sans doute consulterons-nous les

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

plus grands et les plus instruits de nos bonzes et de nos « maha » ; peut-être organiserons-nous des conciles, comme le firent jadis, à maintes reprises, les disciples de notre Bouddha. Mais, vous le pensez bien, ce ne sera jamais nous, les jeunes et les ignorants, qui déciderons des mesures à prendre à cet égard. Et surtout, ce ne sera jamais nous qui demanderons à nos bonzes de commettre des actes contraires au Dhamma : actes « palasuk », comme d'exciter à la haine ou de tuer, actes « palasuk », comme de donner des amulettes d'invulnérabilité et même d'immortalité !

« Ma tante, le peu de ce que je sais sur notre religion, je ne l'ai pas seulement appris avec les trois grands chefs de bonzes qui avaient procédé à mon ordination, mes « oupaja » et « kammacha » ; je l'ai appris également dans des savants français.

— Ah ! ils s'intéressent donc aussi à notre religion et la connaissent ?

— Oui, ma tante, oui. Aussi bien, quand il y en a qui nous donnent des conseils ou même qui nous critiquent, ce ne sont pas des aveugles. Tout au contraire : « Seul sait enseigner quiconque aime et connaît. »

***

Ainsi parlaient trois Laotiens : une sœur aimante, un frère « nouveau lao » et une vieille tante, pieuse et sincère.

Depuis longtemps, les étoiles avaient pâli. Dans la maison, la petite lampe laissée en veilleuse vacilla et s'éteignit. De l'autre côté du fleuve, une timide clarté semblait agrandir le ciel.

Ils se levèrent tous en même temps, et la jeune fille s'écria :

« L'Aube ! »

Le jeune homme resta muet. Accoudé à la balustrade il regardait le ciel qui, vers l'Est, s'empourprait lentement.

Il demeurait pensif comme si, par delà l'aube qui montait sur le fleuve, il contemplait une autre aurore : celle du Laos nouveau.

THAO NHOUY,
Professeur licencié au Collège Pavie.

LE MARÉCHAL A DIT :

« Pour nous tous, la patience est peut-être aujourd'hui la forme la plus nécessaire du courage. »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La Semaine dans le Monde

par Jean DESCHAMPS

La Troisième semaine d'offensive allemande et ses répercussions, à travers le Monde.

L'offensive allemande commencée il y a près de trois semaines, le 1er octobre 1941, a atteint son point culminant.

Après avoir enfoncé le front russe sur près de 500 kilomètres de largeur de Veliki-Louki à Orel, les troupes allemandes ont avancé de 250 kilomètres en profondeur sur certains points. Un important groupe d'armées appartenant au Maréchal Timochenko a été encerclé et anéanti. Les Allemands ont annoncé le dimanche 19 octobre que dans le secteur Briansk-Viazma 650.000 Russes ont été faits prisonniers, que 1.200 chars ont été capturés avec 5.000 canons et un matériel de guerre incalculable. Les Russes auraient subi des pertes extrêmement lourdes.

Au Nord, à Kalinine (Tver) l'aile gauche allemande serait en ce moment arrêtée par des contre-offensives du Maréchal Timochenko effectuées avec les troupes sauvées du secteur Viazma-Briansk et les réserves fraîches envoyées de l'arrière.

Au Sud, entre Toula et Kalouga, l'aile droite marque également le pas.

Il convient de supposer que les deux ailes marchantes attendent que les divisions cuirassées et blindées du centre soient libérées du nettoyage du champ de bataille où subsisteraient encore les derniers nids de résistance pour entreprendre une marche concentrique en avant.

En attendant, la bataille devant les défenses extérieures de Moscou fait rage. Sans doute la ville n'espère point échapper à la prise — qui semble inéluctable — par les Allemands. Mais les défenseurs ont décidé semble-t-il de résister jusqu'au bout, armant tous ceux qui pouvaient être armés et employant fiévreusement les ouvriers à la construction de fortifications bétonnées, au creusement de fossés antichars. La tactique russe de résister jusqu'au bout a pour but d'arrêter le plus longtemps possible les Allemands pour permettre à leurs renforts d'arriver, quitte à rendre la capitale inutilisable après la bataille.

La *Luftwaffe* s'emploie donc à fond contre les quatre dernières voies ferrées qui relient encore Moscou à l'Est, cherchant à couper le ravitaillement, à bouleverser les convois, mais se heurtant à la volonté farouche des équipes d'ouvriers spécialisés russes affectés à la réfection des voies de chemin de fer.

Sur les autres fronts, la bataille continue avec autant d'âpreté. Léningrad résiste toujours et non sans succès, il convient de le reconnaître.

Au Sud, les Roumains sont entrés à Odessa après que les défenseurs aient évacué la place forte, il est vrai. Aux dernières nouvelles, l'entrée des forces roumaines dans le grand port de la Mer Noire se heurterait encore à une furieuse résistance de rues. Il semble bien que le gros des forces russes ainsi que le matériel lourd aient été assez habilement retirés par mer sans réaction appréciable de la part des armées du blocus. Toutefois, voici 17 divisions roumaines libérées du siège d'Odessa et susceptibles d'être utilisées en partie sur d'autres théâtres proches d'opérations.

Telle se présente à nous, aux informations des dernières heures, la situation des forces en présence. La résistance russe n'est pas anéantie bien que les armées soviétiques aient subi une diminution sensible de leur puissance de choc. Il y a donc lieu de penser que la prise de Moscou sera le fait de la semaine à venir et que l'action conjuguée des trois colonnes doit permettre à l'armée allemande de prendre la ville avant les grands froids proches.

***

Cependant, sur le front occidental, les Anglais relativement à l'abri dans l'île, continuent leurs raids de destruction contre les centres industriels allemands : depuis deux ans, le jeu de massacre continue, accumulant les ruines et sans soulager d'une manière appréciable les Russes qui supportent toute la poussée de la *Wehrmacht*. Les raids de la R. A. F. ne masquent pas l'anxiété anglaise ainsi qu'en témoignent les polémiques du moment d'une rare violence.

« L'Angleterre a manqué la chance (qui ne lui arrivera pas une deuxième fois) d'établir un second front contre l'Allemagne », a déclaré l'ex-ministre de la guerre Hoare Belisha à la *Oxford Union Society*. Critiquant vigoureusement la politique de M. Churchill à l'égard de l'U. R. S. S., M. Belisha a déclaré que les répercussions de cette politique se feront sentir.

« Il a ajouté que le peuple britannique n'aura pas une deuxième fois la chance d'être facilité dans sa tâche de guerre par une armée aussi gigantesque que l'armée russe.

« Il a admis que l'Angleterre a perdu déjà plusieurs contingents de forces expéditionnaires mais a souligné que la guerre ne pourrait pas être gagnée sans une offensive.

« Pendant quatre mois, l'Angleterre n'a pas attaqué et même en Méditerranée, les pays de l'Axe ont pu faire arriver 80 % de leurs renforts en Afrique du Nord. »

M. Churchill qui ne manque ni de cran personnel, ni de volonté, comprendra-t-il que l'heure du sacrifice réel a sonné ? ou alors c'est qu'il ne se fait pas d'illusions, ainsi que l'écrit le *Daily Mail* (Berne, 16 octobre), sur l'assistance américaine. « Il faut, a en effet écrit l'organe de la Cité, cesser d'attendre des Etats-Unis la livraison d'un miracle. Un jour proche viendra où l'Angleterre sera peut-être réduite à ses propres ressources. Il reste donc à la Russie de produire un gros effort à la fois industriel et militaire ».

***

En étroite relation avec la bataille sur le front européen, le torpilleur *Kearny*, de la marine américaine, a été torpillé, ce qui met, cela se comprend aisément, l'opinion mondiale, et celle des Etats-Unis surtout, au comble de l'émotion.

L'événement s'est produit le 17 octobre, à quelque 350 milles au S.-O. des côtes d'Irlande. Mais le navire, mis en service en 1940, n'a pas coulé.

L'émotion que cet événement a soulevée après la poussée allemande vers Moscou et la tension en Extrême-Orient crée une véritable psychose de guerre : « Jamais, a écrit le journal *Times Herald*, le 19 octobre, depuis février 1917 lorsque l'Administration Woodrow Wilson rompit les relations diplomatiques avec l'Allemagne à la suite du déchaînement par celle-ci de la guerre sous-marine, l'atmosphère de la capitale et de la nation n'avait été aussi tendue ».

La revision du *Neutrality Act* est chose faite depuis le vendredi 17 octobre, à la suite du vote émis par 259 voix contre 158 par la Chambre des Représentants.

Ainsi donc l'armement des navires marchands américains est chose décidée. Il reste à trouver 4.000 canons pour 2.000 navires et 30.000 servants. Ce n'est pas là œuvre d'un mois, car on ne forme pas des canonniers comme des tireurs au fusil. Aussi bien, entre la décision et la réalisation, un bon moment s'écoulera donc encore.

***

Toujours parmi les événements qui tirent leurs origines des succès allemands de ces dernières semaines, il faut noter l'arrivée au point mort des négociations nippo-américaines, le raidissement de l'attitude japonaise et l'acheminement final vers le nouveau ministère formé par le Général Hideki Tojo. On sait que dans ce ministère à tendances « militaires renforcées » les portefeuilles de Premier Ministre, de la Guerre et de l'Intérieur sont entre les mains du Général Tojo, et que l'Amiral Shimada détient le portefeuille de la Marine. D'autre part, le Ministère des Affaires Etrangères a été confié à un spécialiste des

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

questions allemandes, l'ex-ambassadeur à Berlin, M. Shigenori Togo, dont la femme est allemande.

Que nous vaudra ce Ministère ? Quelle participation aura-t-il dans le cours des événements mondiaux ? Contribuera-t-il à détendre l'atmosphère de veillée d'armes qui plane sur le Pacifique où, au contraire, précipitera-t-il les événements malgré la guerre de Chine ? La réponse doit être cherchée à la fois à Berlin et Rome et davantage encore, croyons-nous, à Moscou.

Les Responsables de la défaite.

Des actes et des décisions importantes ont marqué cette semaine. D'abord la décision prise par le Maréchal Pétain contre les principaux responsables du désastre français de juin 1940. On sait que pour répondre au désir exprimé par l'opinion publique, le Gouvernement avait été amené à constituer — le 12 août 1941 — un Conseil de Justice (qui est tout à fait différent de la Cour Suprême de Riom), chargé de juger avant le 20 octobre 1941, les détenus de Bourrasol. Sur les avis de ce Conseil, le Maréchal a pris les graves décisions que l'on sait. Elles ont, à notre sens, une telle importance, que nous croyons nécessaire de donner la plus large diffusion au texte historique prononcé à la radio le 16 octobre par le Maréchal :

« Français ! Le Conseil de Justice politique m'a remis ses conclusions à la date précise que j'avais fixée dans le discours du 12 août. Ces conclusions sont claires, complètes, parfaitement motivées.

« Composé d'anciens combattants d'élite et de grands serviteurs du bien public, le Conseil de Justice a estimé unanimement que la détention dans une enceinte fortifiée — peine la plus forte prévue par l'Acte constitutionnel n° 7 — devrait être appliquée à MM. Edouard Daladier et Léon Blum, ainsi qu'au Général Maurice Gamelin. J'ordonne en conséquence la détention de ces trois personnes au fort du Pourtalet.

« En ce qui concerne M. Guy La Chambre et le Contrôleur Jacomet, dont les responsabilités apparaissent moins graves, l'avis du Conseil a été différent. MM. Guy La Chambre et Jacomet resteront en conséquence internés à Bourrasol.

« Mais le Conseil de Justice politique m'a demandé de préserver le pouvoir judiciaire des empiétements du pouvoir politique. Ce respect de la séparation des pouvoirs fait partie de notre droit coutumier. C'est donc très volontiers que j'ai répondu à cet appel, qui correspondait à mes sentiments intimes. En conséquence la Cour de Riom reste saisie. Je vais même plus loin. J'estime que non seulement la Cour de Riom ne pouvait pas être dessaisie, mais que l'intérêt national exige qu'elle rende son arrêt dès que possible. La gravité des faits reprochés aux principaux responsables de notre désastre apparaît telle qu'elle ne saurait être masquée ou aveuglée par de simples sanctions politiques.

« En ce qui concerne MM. Paul Reynaud et Georges Mandel qui ont fait l'objet devant la Cour de Riom d'une première information, m'appuyant sur l'avis de la majorité des Membres du Conseil de Justice politique que de graves présomptions justifieraient leur détention dans une enceinte fortifiée, j'ai ordonné cette mesure...

« Un pays qui se sent trahi a droit à la vérité, toute la vérité. La sentence qui clora ce procès doit être rendue en pleine lumière. Elle frappera les personnes, mais aussi les méthodes, les mœurs, le régime. Elle sera sans appel. Elle ne pourra plus être discutée. Elle marquera le point final d'une des périodes les plus douloureuses de la vie de la France. C'est pourquoi j'ai prié M. le Garde des Sceaux d'assurer une venue rapide des débats devant la Cour de Riom.

« La Cour, au reste, a fourni déjà un travail considérable, mais le Conseil de Justice politique a tenu à rendre un hommage spontané à son labeur, à ses investigations. Les débats vont s'ouvrir. Portant sur le plus grand procès de notre histoire et se déroulant au cours d'une période troublée, ils ne seront certes pas, au contraire, sans danger. Je ne l'ignore pas ; mais j'ai pesé du point de vue de la nation les avantages et les inconvénients ; j'ai pris ma décision ; un jugement différent eut été pour le pays un jugement manqué.

« Une première étape est ainsi franchie dans la voie de la justice due à la Nation.

« Sans doute le simple déroulement de la procédure judiciaire m'eut-il dispensé de faire intervenir l'Acte constitutionnel n° 7, puisqu'aussi bien, les principaux responsables atteints aujourd'hui d'une première sanction, verront à l'issue du procès, cette sanction transformée en peine peut-être plus grave. Mais à l'époque où nous vivons chacun doit prendre ses responsabilités ; je donne l'exemple. Je prends les miennes.

« Au mois d'août, j'ai senti que la procédure juridictionnelle avec sa prudence, ses lenteurs, sa marche à pas comptés aggravait le malaise qui oppressait le pays. C'est ce malaise que j'entends alléger par mes graves décisions d'aujourd'hui. Je vous donne par là la certitude que si vous avez été trahis, vous ne serez plus trompés. Gardez-moi votre confiance. Conservez votre foi intacte dans les destinées du pays. »

Les lecteurs ont pu lire les textes des propositions du Conseil de Justice politique contre les principaux inculpés de la Cour Suprême de Riom. Il ne nous paraît donc pas utile d'y revenir. Un grand pas est donc franchi, une étape de plus — une des plus pénibles — sur la longue route du relèvement national vient d'être parcourue.

En France, des signes non équivoques d'une amélioration prochaine des relations franco-allemandes se sont manifestés : les voyages en zones occupée et interdite de plusieurs ministres français, les enquêtes personnelles menées successivement dans la plupart des régions françaises par l'Amiral Darlan, les consultations des Chefs locaux de la Légion des Combattants, la venue du Général Weygand, les bruits de nomination de M. Scapini à l'ambassade de Berlin, et ceux concernant la désignation d'un Consul général à Vichy, sont des prodromes incontestables de décisions importantes à prendre dans les jours à venir.

Il serait présomptueux d'augurer dès à présent de ces décisions, car il importe de ne point se bercer d'illusions trompeuses et irréalisables. Toutefois, d'après certains indices, il paraît cependant possible d'envisager certaines éventualités : telles que le retour partiel des prisonniers, l'assouplissement de la zone de démarcation. Paris rendu au Maréchal. Ce sont là hypothèses, certes, mais qui ne paraissent pas sans fondement.

Les perspectives présentes ne sont pas sans cet espoir qui n'a jamais cessé d'être profondément ancré dans les cœurs français, et qui se double de la confiance totale qu'inspire le Maréchal. Ce dernier, à chacun de ses voyages à travers la France, prend la mesure des besoins du pays, besoins physiques et nécessités morales. Il n'a jamais désespéré lui de la France, de ses destinées futures, de sa grandeur restaurée. Il recommande seulement l'union, la patience, le travail, la vie rude et saine.

Du au 27 octobre au 2 novembre 1941, Écoutez Radio-Saigon.

Lundi 27. — 19 h. 45 : « *Parlons de radio* » ; II. L'envers des ondes ; — 20 h. 15 : La semaine de Radio-Saigon ; — 20 h. 17 : « *Radio-Cocktail* » ; — 21 heures : « *Radio-Saigon sait tout* » ; — 21 h. 15 à 21 h. 30 : Vos disques préférés.

Mardi 28. — 12 h. 20 à 12 h. 35 : *Mireille et Pills et Tabet ;* — 19 h. 45 : Les entretiens littéraires, de Charles et Juliane Cerighelli : « *Les précieuses non ridicules* » ; — 20 h. 15 : *La symphonie du nouveau monde,* de Dvorak ; — 21 heures à 21 h. 30 : Quelques airs d'opérette de 1900.

Mercredi 29. — 19 h. 45 : Pour les enfants : *Quelques jolies chansons du Théâtre du Petit monde ;* — 20 h. 15 : Vos disques préférés ; — 20 h. 35 : Avec nos fantaisistes et nos chansonniers : *Souplex, René Do-*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

rin, Betove, etc... — 21 h. 10 à 21 h. 30 : Chronique des livres.

Jeudi 30. — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Les Cinq de la chanson ; — 19 h. 45 : *Rondo capricioso*, de Saint Saëns ; — 19 h. 55 : « *Ce dont on parle...* » ; — 20 h. 15 à 21 h. 30 : Théâtre : « *Le Retour* », pièce de R. de Flers et F. de Croisset.

Vendredi 31. — 12 h. 20 à 12 h. 35 : *Suzy Solidor et Vani Marcoux ;* — 19 h. 45 : *La lettre du Tonkin*, de Paul Munier ; — 20 h. 15 : Soubrettes d'opérette et soubrettes de comédie ; — 21 heures : Le quart d'heure des amateurs.

Samedi 1er. — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Musique religieuse ; — 19 h. 45 : Causerie ; — 20 h. 15 : La galerie des vedettes ; — 20 h. 45 : Musique de danse ; — 21 h. 15 à 21 h. 30 : *La Havanaise*, de Saint Saëns.

Dimanche 2. — 12 h. 20 à 12 h. 35 : *Les Erynnies*, de Massenet ; — 19 h. 45 : Causerie religieuse par le R. P. Parrel ; — 20 h. 07 : La semaine dans le monde ; — 20 h. 15 : Le *Requiem*, de Gabriel Fauré ; — 20 h. 50 à 21 h. 30 : *Le quatuor en ut mineur*, de Gabriel Fauré.

Naissances, Mariages, Décès...

Naissances.

COCHINCHINE

— Cyril, fils de Mme et M. Léon Morange (10 octobre 1941).

TONKIN

— Danielle, fille de Mme et M. François Vittori, médecin principal de l'Assistance à Haiphong (8 octobre 1941).

— Jean-Claude, fils de Mme et M. Marcel-Aimé Margris, adjudant-chef du 6e C. O. A. C. (9 octobre 1941).

— André-Frédéric-Pierre, fils de Mme et M. Daussot, garde principal de la Garde Indigène à Khao-son (14 octobre 1941).

— Alain-Yves-Paul, fils de Mme et M. Yves Pégourier, magistrat à Hanoi (14 octobre 1941).

— Marie-Claire, fille de Mme et M. Alphonse Huard, médecin-lieutenant-colonel des Troupes coloniales (11 octobre 1941).

— Hélène-Marie, fille de Mme et M. Jean Bonnet, magistrat (15 octobre 1941).

— Nicole-Jeannine-Suzanne, fille de Mme et M. Paul Machefaux, ingénieur principal des T. P. (15 octobre 1941).

Mariages.

CAMBODGE

— M. le Capitaine Charles Grimaldi, de l'Etat-Major du Groupement du Cambodge, avec Mlle Lore, fille de Mme et M. Leschi, payeur à Cholon (11 octobre 1941).

COCHINCHINE

— M. Paul Jumillard, ex-étoile de water-polo du C. S. S., avec Mlle Lentali (18 octobre 1941).

Prochain mariage.

TONKIN

— M. Albert-Louis Moullet, capitaine d'Infanterie coloniale à Lai-chau, avec Mlle Marguerite-Pauline Gabory.

Décès.

COCHINCHINE

— M. Paul Jumillard, avec Mlle Lentali (18 octobre 1941).

TONKIN

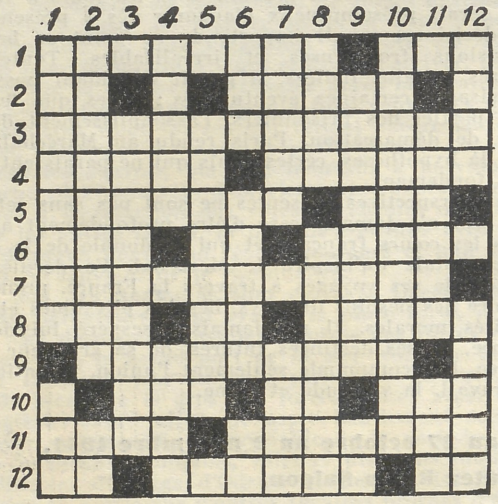
— Mme Marguerite-Jeanne Jourdan (8 octobre 1941).

— M. Jean Urbanowice, de la Compagnie de Passage du 5e R. E. I. (13 octobre 1941).

— M. Albert Koening, adjudant à la Batterie de Passage du 4e R. A. C. (13 octobre 1941).

— Mme George Arnaud, épouse de M. Eugène Arnaud, commissaire de Police en retraite (15 octobre 1941).

MOTS CROISÉS N° 47



47. — *Horizontalement.*

1. — Qui croît sur les rochers — Fleuve de Suède.
2. — Préposition — Potage d'origine espagnole.
3. — Chirurgien qui extrait la pierre de la vessie.
4. — Arme — Langue indo-européenne.
5. — Assoupissement — Vilain.
6. — Fond — Librement — Avantage.
7. — Province française.
8. — Fils de Noé — Conjonction — Vers.
9. — Placé dans le régime de l'association.
10. — N'admet pas — Pronom — Pommade de blanc de plomb.
11. — Choisit — Voyageur.
12. — Préfixe — Pelage — Article.

47. — *Verticalement.*

1. — Remplacement dans une construction de matériaux usés par de nouveaux — Suc dépuré d'un fruit cuit.
2. — Qui n'ont qu'une tige — Lettre grecque.
3. — Ville de Belgique.
4. — Revers — Climat.
5. — Etude des dislocations de l'écorce terrestre.
6. — Adverbe — Dans les Balkans — Initiales employées couramment dans une gare.
7. — Partie de plaisir — Joindre.
8. — Se montre à l'extrémité des vergues — Un des grands soucis du Maréchal.
9. — Grives à tête cendrée — Voyelle doublée.
10. — Qui démolit.
11. — Genre d'oiseaux grimpeurs des Antilles — Bas.
12. — Attache — Bois très dur.

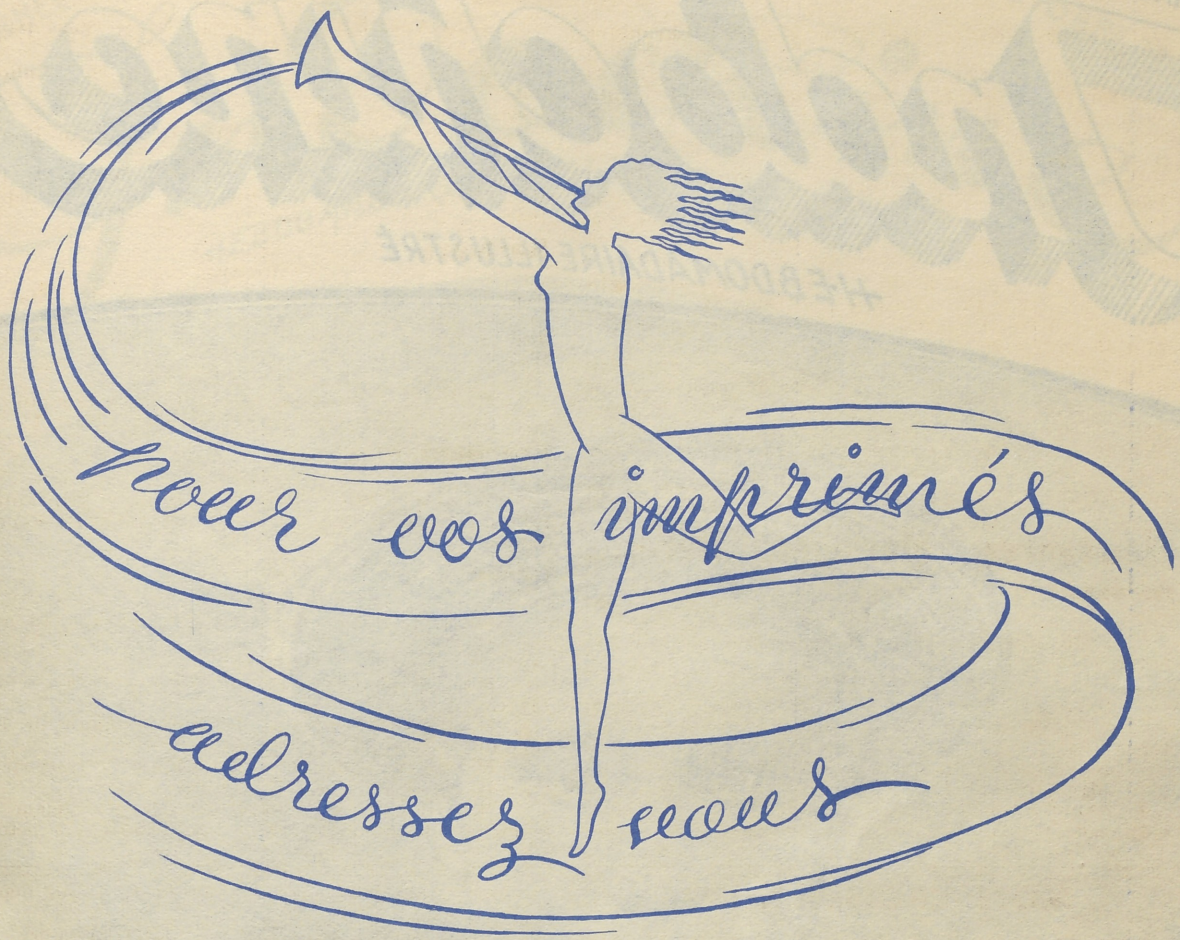
Solution des mots croisés n° 46

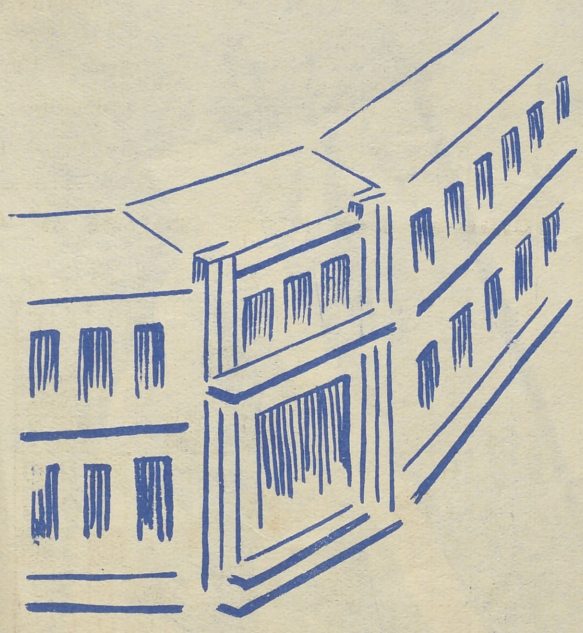
	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	M	A	I	N	M	O	R	T	A	b	L	E
2	A	R	G	O	U	T	■	E	N	R	U	E
3	L	E	N	S	■	A	B	L	U	A	N	T
4	G	N	O	S	E	■	R	■	R	I	■	I
5	R	A	R	I	S	S	I	M	E	■	D	O
6	A	■	A	B	C	■	G	A	S	T	O	N
7	C	I	N	E	R	A	I	R	E	■	S	■
8	I	O	T	■	I	■	T	A	■	P	S	I
9	E	N	I	G	M	A	T	I	Q	U	E	S
10	U	■	S	I	E	G	E	S	■	G	R	E
11	S	A	M	A	R	E	■	■	N	E	E	R
12	E	N	E	C	■	N	A	V	E	T	T	E

Le Directeur : Jean SAUMONT

Imp. G. Taupin et Cie — Hanoi

Université Côte d'Azur. Bibliothèques





L'IMPRIMERIE

G. TAUPIN & Cie

8, 10, 12

RUE DUVILLIER

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

2e ANNÉE N° 60 LE NUMÉRO 0$40 JEUDI 23 OCTOBRE 1941

Indochine

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ



Tonkin Cao Bang Type de Man Mo Khe

Université Côte d'Azur. Bibliothèques